

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 64 (1956)
Heft: 3

Quellentext: César de Saussure et Michel Schüppach
Autor: Saussure, C. de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

César de Saussure et Michel Schüppach

Le fonds des manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne s'est enrichi en 1955, grâce à la générosité de M. Georges van Muyden, d'un document curieux pour l'histoire de la médecine et des mœurs : un cahier cartonné de 52 pages, de 17 cm. sur 22 cm., portant comme titre, en capitales sur une étiquette jaunie : VOYAGES A LANGNAU¹.

Ce cahier contient le récit des deux voyages effectués en 1773 et 1774 par César de Saussure à Langnau pour y consulter Michel Schüppach. Le texte, qui occupe les pages 5 à 50, est entièrement de la main de César de Saussure, de qui la jolie et fine écriture, aux lignes arrondies, est d'une lecture très facile. Le manuscrit est très soigné ; si le temps a jauni, et parfois taché le papier, l'encre est restée bien noire et, à chaque page, le texte est entouré d'un encadrement à l'encre rouge ; un titre sommaire annonce, dans la marge extérieure, chaque paragraphe. Sept ratures seulement — et encore insignifiantes — sur quarante-six pages, et trois ou quatre fois tout au plus un mot oublié reporté entre deux lignes ! Nous n'avons point ici un manuscrit de premier jet, mais une copie, à la calligraphie et à la présentation soignées, et que l'auteur entendait faire circuler parmi ceux de ses amis qui seraient curieux de ses expériences². Les preuves ne manquent pas que le récit de Saussure a passé, à Lausanne, de mains en mains ; il suffit d'en relever une, qui fait en quelque sorte corps avec le manuscrit. Sur un feuillet pieusement collé à la fin du cahier, à l'intérieur de la page de garde, M. de La Garigue³ a écrit, le 22 août 1776, cet aimable couplet :

*Avec grand intérêt et plaisir infini,
On lit de Monsieur de Saussure,*

¹ Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, Ms 364.

² Voir ci-dessous, p. 136, 145 et 146.

³ Secrétaire du marquis de Château-Giron, ancien président du Parlement de Rennes.

*L'exacte et naïve peinture
Qu'il fait de l'étonnant et fameux Mikely ;
Mais ce qu'en la Relation,
Avec plus de plaisir on eût vu, je m'assure,
C'aurait été de Monsieur de Saussure
L'entièvre guérison.*

Ces « Voyages à Langnau » de César de Saussure ne sont pas entièrement inédits. C'est en se servant de notre manuscrit que l'ami de l'histoire qu'était H. Remsen Withehouse¹ a publié en 1911 dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, un bref article sur Michel Schüppach : « Le médecin de la montagne, un empirique du bon vieux temps »². Il a donné là quelques extraits — une dizaine de pages — du récit de César de Saussure, en particulier le portrait qu'il fait de Schüppach et ce qu'il rapporte sur sa fille et sur sa seconde femme.

Cette publication n'a pas manqué de retenir l'attention de tous ceux qui se sont occupés du praticien de Langnau ; elle a été utilisée aussi par ceux qui s'intéressent à cet aspect particulier de l'histoire de la civilisation que représente l'histoire des croyances médicales. Elle est trop fragmentaire cependant pour n'être pas, du même coup, insuffisante. L'intérêt de la relation de César de Saussure ne réside pas seulement dans telle ou telle description, que Withehouse, avec des coupures, a bien voulu reprendre ; il est dans une foule de détails divers que l'auteur apporte sans s'en douter, dans l'image qu'il donne, en même temps que de Michel Schüppach et de lui, de leurs contemporains. Le Docteur Eugène Olivier, curieux jusqu'à ses derniers jours de tout ce qui touchait à l'histoire de la médecine, a pu lire encore le manuscrit de César de Saussure. Il aurait lui-même publié ces pages si le temps lui en avait été accordé, et il en aurait certainement tiré beaucoup, à la fois sur le malade et sur le médecin. Il ne saurait être question, ici, de tenter ce qu'il était seul à pouvoir faire. Notre intention est seulement d'appor-

¹ H. R. Withehouse est un Américain fixé à Lausanne, auteur de *A revolutionary Princess, Christina Belgioso-Trivulzio* (London, 1906), qui a légué à l'Université de Lausanne une somme importante dont les revenus servent chaque année à récompenser les recherches ou les travaux d'un jeune historien.

² *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, CXVI^e année, t. LXII, Lausanne, avril 1911, p. 111-124.

ter une pièce de plus au dossier Schüppach, une pièce bien révélatrice en même temps de certains aspects de la vie à la fin du XVIII^e siècle dans nos régions.

César de Saussure n'est pas un inconnu. Né à Lausanne en juin 1705¹, fils du pasteur François-Louis de Saussure, il ne semble pas avoir fait d'études². Au lendemain de la mort de son père³, à la veille de ses vingt ans, le 8 avril 1725, il part pour l'Angleterre, où il va passer quatre années. Il est douteux qu'il ait été dans les affaires, car sa famille, en 1728, s'oppose violemment à ce qu'il épouse la fille d'un marchand de la Cité de Londres. En octobre 1729, il suit à Constantinople, en qualité de secrétaire, Lord Kinnoull⁴, ambassadeur du roi George II auprès du sultan. Trois ans plus tard, il est à Rodosto, sur la mer de Marmara, au service de François II Rakoczy⁵. A la mort de ce prince, en 1735, il quitte l'Orient et il est de retour à Lausanne en janvier 1736. C'est à peine s'il s'y arrête ; à la fin de 1738 déjà, il est de nouveau à Londres, prêt à partir pour l'Amérique avec Lord Cathcart⁶. A la prière de sa mère cependant qui vient de se remarier avec l'historien Abraham Ruchat⁷, il renonce à son projet il rentre au pays en 1740. C'est son frère Henri⁸ qui sera *l'Américain* de la famille de Saussure ; pour lui, il restera *le Turc* !

Conseiller à Lausanne, vivant des revenus de ses biens, il épouse le 22 juillet 1743, Françoise Gaudard⁹, qui lui don-

¹ Il est baptisé à Lausanne, le 24 juin 1705 (A.C.V., Eb 71/5, p. 217). Nous ne savons pas sur quoi se base Berthold van Muyden pour dire qu'il est né le 12 juin.

² Il ne figure pas parmi les étudiants de l'Académie. Cf. LOUIS JUNOD, *Album Studiosorum Academiae Lausannensis, 1537-1837*, t. II (1602-1837). Lausanne, Rouge, 1937.

³ François-Louis de Saussure meurt à L'Isle, entre le 9 juillet et le 24 septembre 1724 (*Recueil de généalogies vaudoises*, t. III, Lausanne, 1950, p. 161).

⁴ George Hay, Lord Kinnoull (? - 1758), fut ambassadeur d'Angleterre à Constantinople de 1729 à 1737.

⁵ François II Rakoczy (1676-1735), chef du soulèvement hongrois contre l'empereur, était réfugié en Turquie depuis 1718.

⁶ Charles, huitième baron Cathcart.

⁷ Veuve depuis 1724, Elisabeth de Saussure, née Gaudard (1680-1762), s'était remariée à Lausanne, le 30 mai 1739, avec le professeur Abraham Ruchat (1680-1750). Sur ce dernier, voir HENRI VUILLEUMIER, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, I-IV, Lausanne, La Concorde, 1927-1933, *passim*.

⁸ Henri de Saussure (1709-1761) quitta Lausanne en 1730 et s'établit à Charles-town (Caroline du Sud). Voir ci-dessous, p. 141, note 3.

⁹ Fille de Jost Gaudard, de Lausanne, et de Françoise Bergier, née en 1717, morte le 21 décembre 1783. Sur ses filles, voir ci-dessous, p. 117, note 4.

nera deux filles. Sa vie s'écoule désormais dans le désœuvrement qui était celui de toute la petite noblesse vaudoise à cette époque.

Pour répondre au voeu des siens, et aussi sans doute pour meubler ses loisirs, l'ancien voyageur, dès 1742, refait par écrit ses voyages. N'ayant pas manqué de prendre très soigneusement des quantités de notes de ce qu'on lui disait comme de ce qu'il a vu lui-même, il décrit maintenant, sous forme de lettres adressées à un ami — genre alors goûté et familier — les lieux où il a passé, il relate les événements auxquels il s'est trouvé assister, il raconte ce qu'il a rencontré de plus curieux en Angleterre, au Portugal, à Malte, à Smyrne et en Turquie. Bon observateur, et qui s'intéresse aux choses et aux gens, il écrit simplement et, à part quelques longueurs, on le suit le plus souvent sans peine. Le manuscrit — qui retint même un moment l'attention de Voltaire — circula tellement, à Lausanne, à Berne, à Genève, que son auteur dut prendre, en 1765, la peine de recopier pour ses filles, les trois gros volumes qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne¹.

Les voyages de César de Saussure ont fait l'objet de trois éditions, toutes trois malheureusement partielles et trop peu respectueuses de l'original. En 1902, Anne van Muyden-Baird a fait paraître, traduites en anglais par ses soins et sous le titre *A Foreign View Of England in the Reigns of George I. and George II.*², les seize premières lettres du recueil, celles qui se rapportent au séjour à Londres et en Angleterre. Cette publication eut un tel succès que l'année suivante déjà, le texte original de César de Saussure a été présenté par Berthold van Muyden, également pour les lettres d'Angleterre seulement et également avec des coupures³. Quelques années plus tard, en 1909, Coloman de Thaly a publié à son tour les *Lettres de Turquie (1730-1739)* et *Notices (1740)* de César de Saussure, gentilhomme à la cour de

¹ Ms 363.

² London, John Murray, 1902. In-8, 384 pages, 10 planches hors texte et 1 carte.

³ *Lettres et voyages de Mons. César de Saussure en Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1725-1729)*, où l'on trouve les descriptions des principales villes qu'il a vues et des mœurs, coutumes et manières de vivre des différentes nations chez lesquelles il a fait quelques séjours, le tout entremêlé de faits historiques curieux et amusans et de diverses avantures arrivées à l'autheur. Avec une introduction de B. van Muyden. Lausanne-Paris-Amsterdam, 1903. Grand in-8, 390 p., ill., planches, tableaux généalogiques, fac-similés.

S.S.S. le prince François Rakoczi II, concernant les dernières années, la mort, le testament et les mémoires de ce prince, communiquées en texte original français et en traduction hongroise avec une préface et des remarques historiques¹.

Ses vastes lectures et sa facilité à écrire, comme aussi sans doute l'exemple de son beau-père Ruchat, amènent ensuite César de Saussure à rédiger une « Histoire de la France » et une « Histoire de la Suisse », qui ne sont que des compilations sans intérêt. Mais il écrit aussi des « Mémoires », dans lesquels il s'étend sur l'affaire du « Consensus » et fait un récit détaillé de l'entreprise du major Davel². L'écrivain maniait aussi le crayon, et très joliment. Le Musée du Vieux-Lausanne possède de lui un curieux dessin — « Vue depuis la cure du premier professeur en théologie de Lausanne » — exécuté entre 1740 et 1743 de la fenêtre de la chambre que, avant son mariage, il occupait dans la maison du professeur Ruchat, à la Cité³.

Tout cela explique assez que César de Saussure sexagénaire, ayant été consulter Michel Schüppach à Langnau, n'ait pas hésité et ait même trouvé quelque plaisir peut-être, à écrire ensuite la relation de ses voyages.

A l'en croire, il aurait été, en 1773, malade depuis près de vingt ans déjà⁴. On laissera aux médecins le soin de faire, si cela est possible, le diagnostic d'une maladie sur laquelle il donne force détails, mais peut-être pas précisément ceux qui permettraient de se prononcer. Ses troubles semblent avoir été surtout des troubles neurovégétatifs accompagnant une artériosclérose.

On ne sait de l'homme qu'il a été que ce qu'il en laisse paraître dans ses récits, c'est-à-dire fort peu de chose. La graphologie,

¹ Budapest, Académie hongroise des sciences, 1909. In-8, 379 p., portrait. Le titre hongrois est : *De Saussure Czézárnak II. Rakóczi Ferencz Fejedelem Udvari Nemesének Törökországi Levelei 1730-39-ból és Följegyzései 1740-ból A Fejedelem Utolsó Eveiről, Haláláról, Vegrendeletéről és Emlékiratairól*, eredeti franczia szövegben és magyar fordításban, bevezetéssel, magyarázatokkal és történelmi jegyzetekkel kísérve közli Thaly Kálmán. Les pages consacrées par César de Saussure au Portugal doivent avoir été publiées, sous forme de plaquette hors commerce, en 1909 également, par Antonio de Faria.

² Ces « Mémoires » (six volumes in-4) ont été utilisés par A. Verdeil dans son *Histoire du Canton de Vaud*, tome II.

³ Musée du Vieux-Lausanne, n° 1404, crayon de 41 cm. sur 21 cm. Ce dessin a été reproduit, avec une note de Georges-Antoine Bridel, dans E. BORGEAUD, *Lausanne en images*, Lausanne, Bridel, 1913, p. 187-189.

⁴ Voir ci-dessous, p. 116.

à laquelle Berthold van Muyden a recouru pour connaître son caractère, révèle qu'il « souffrait parfois d'avoir une vie trop uniforme »¹. C'est dire poliment qu'il devait faire un peu de neurasthénie ! Bon observateur des détails et des petits faits, mais fermé aux grands problèmes et ne se souciant pas des grands événements, il a peut-être trop le loisir de s'examiner et de s'occuper de sa santé. Il est assez fier d'avoir une maladie à laquelle personne ne comprend rien et, si on ne le sentait pas, à certains moments, véritablement souffrant, on serait tenté de penser qu'il ne dut pas être mécontent que Michel Schüppach lui-même ne fût pas parvenu à le guérir !

La méticulosité de César de Saussure, qui frise la pédanterie, fait, pour une part, l'intérêt de son témoignage. Il rapporte fidèlement ce qu'il a vu, avec une minutie parfois ennuyeuse, mais au moins sans aucun souci d'éblouir, honnêtement. Et cela est racheté par les qualités de l'artiste, par les dons du « visuel », qui veut faire voir ce qu'il a vu. Schüppach dans sa pharmacie, Madame Schüppach à table, les consultations de « Mickely », autant de scènes pleines de vie.

Au moment où César de Saussure va le consulter, Michel Schüppach connaît une vogue extraordinaire ; il n'est question dans presque toute l'Europe occidentale, que du succès de ses cures « merveilleuses ». Le personnage est bien connu², mais personne ne s'est encore risqué à donner une solution assurée aux problèmes qu'il pose. Il ne nous appartient pas de dire si, dans la recherche de cette solution, le témoignage que nous publions aujourd'hui apportera des éléments nouveaux.

C'est plutôt prévenu contre celui qu'il va voir que César de Saussure se rend à Langnau³. Il est tout de suite conquis par la simplicité, par la bonhomie de Michel Schüppach et, pour

¹ B. VAN MUYDEN, *op. cit.*, p. XXXIII.

² Voir : W. FETSCHERIN-LICHTENHAN, *Michael Schüppach und seine Zeit*, Bern, Haller, 1882 ; E. SCHWARZ, *Michael Schüppach, der Langnauer Wunderdoktor*, dans « Alpenhorn », 1931, nos 11-14 ; HARTMANN RORDORF, *Ordinationsbücher und das Manual von Michael Schüppach, chirurgus von Langnau (1707-1781)*, dans « *Pharmaceutica Acta Helvetiae* », IX/1934, no 5, p. 72-84 ; ERNST WERDER, *Aus der Geschichte des Arzneiwesens im Amt Konolfingen*, dans « *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* », 1947, p. 80-98 ; KURT GUGGISBERG, *Ein Besuch bei Michael Schüppach*, dans « *Alpenhorn* », 1951, no 94 ; et surtout EUGÈNE OLIVIER, *La visite de J. G. Zimmermann à Michel Schuppach*, dans « *Schweizerische Medizinische Wochenschrift* », X/1929, p. 381-384.

³ Voir ci-dessous, p. 122.



César de Saussure
(1705 - 1783)

(Huile, collections du Vieux-Lausanne)

finir il le couvre littéralement de louanges¹. On remarquera sans peine que César de Saussure, comme feront bien d'autres après lui, raisonne tout différemment quand il va consulter le médecin et quand il se rend chez le guérisseur. Les médecins posent d'innombrables questions et se livrent à une quantité d'examens, alors que Michel Schüppach ne demande rien et se contente de regarder, à contre-jour, un peu d'urine. César de Saussure ne peut s'empêcher de trouver la seconde manière de procéder bien supérieure à la première². Le médecin échoue dans son traitement ? C'est qu'il n'a pas su découvrir la maladie de son patient, ou qu'il ne connaît pas les remèdes propres à combattre le mal, ou encore que l'apothicaire a mal composé les remèdes qu'il a ordonnés. Michel Schüppach se trompe parfois ? C'est qu'il n'est pas, sur cette terre, d'homme infaillible, « pas même à Rome »³ ! Deux poids, deux mesures !

Indépendamment de cela, il apparaît bien cependant que Michel Schüppach devait être quelqu'un d'assez extraordinaire. Excellent psychologue sans aucun doute, observant ses malades plus encore que leur urine⁴, « il examine ceux qui se remettent entre ses mains exactement comme le ferait le médecin le plus régulièrement gradué, au sortir d'études universitaires complètes»⁵. Tissot, dans ses lettres, s'il lui arrive de critiquer la thérapeutique de son rival, ne le traite jamais d'ignorant, et Zimmermann lui-même, si dur pour les charlatans et les donneurs de conseils médicaux, dès qu'il a vu Schüppach, déclare qu'il « n'est rien moins qu'un sot », qu'il « entend singulièrement bien la sémeiotique générale » et qu'il « sait parfaitement... la marche de beaucoup de maladies »⁶. Le « Landchirurg » de Langnau est assez proche des meilleurs médecins de son temps.

Ce qui le caractérise surtout, c'est sa bonté, bonté sur laquelle César de Saussure n'est plus le seul à insister⁷. Il veut sincè-

¹ Voir ci-dessous, p. 129, 132 et 146. — ² Voir ci-dessous, p. 122.

³ Voir ci-dessous, p. 122. — ⁴ Voir ci-dessous, p. 126.

⁵ EUGÈNE OLIVIER, *La visite de J. G. Zimmermann...* p. 383.

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir ci-dessous, p. 121, 132 et 135. On peut relever, entre autres, le témoignage de William Coxe, qui a passé à Langnau en septembre 1776. *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris 1781, t. II, p. 252 s. Il est curieux de noter que dans ses *Etats et délices de la Suisse* (Neuchâtel, 1788), le beau-père de César de Saussure, Abraham Ruchat, dit, en parlant de Schüppach : « Ses vertus morales valent mieux peut-être que ses remèdes et on en parle peu » (t. I, p. 326).

rement aider son prochain. Il donne l'impression, dans son calme et sa simplicité, de prendre sur lui la charge des maux que portent ses malades. Son physique même contribue peut-être à cela. De sa forte personnalité se dégage un rayonnement qui apporte, à défaut de la guérison, confiance et courage à ceux qui viennent le voir. Pour chacun, il est entièrement présent¹, et chacun croit trouver en lui un ami personnel. Si la vogue — et la gloire même — sont venues, Michel Schüppach ne paraît pas les avoir recherchées. Il n'a probablement jamais été un véritable charlatan, qui exploite habilement la crédulité des malades, même s'il y a dans ses manières, et en particulier dans sa fameuse inspection des urines, un peu de charlatanisme.

Les Archives d'Etat de Berne, la Bibliothèque de la Bourgeoisie, le Musée historique et quelques collections particulières conservent un certain nombre des registres de consultations de Michel Schüppach. Nous n'y avons pas retrouvé celui qui contient les noms des visiteurs qui se sont rendus à Langnau en juillet 1774, date du second voyage de César de Saussure. En revanche, deux registres existent, aux Archives d'Etat, pour l'époque du premier voyage : un registre qui va du 14 juin au 14 septembre 1773, et celui qui lui fait immédiatement suite, reprenant quelques jours plus tôt, le 4 septembre, et se terminant le 16 janvier 1774². Ces deux registres sont entièrement de la main de Michel Schüppach, mais le nom de César de Saussure, qui a passé à Langnau les journées des 13 et 14 septembre, ne figure ni dans l'un ni dans l'autre. On a dit que Michel Schüppach n'inscrivait dans ses registres que les cas d'une certaine gravité³. César de Saussure assure que son extraordinaire affection a été

¹ Goethe lui-même a été voir Michel Schüppach à Langnau, en 1779. Ce qu'il dit à Charlotte von Stein, dans une lettre datée de Payerne, le 20 octobre au soir, nous semble très important : « ... doch ist sein Auge das gegenwärtigste das ich glaube gesehn zu haben. Blau, offen, vorstehend, ohne Anstrengung beobachtend... » J. FRÄNKEL, *Goethes Briefe an Charlotte von Stein*, Bd. I, Iena, Diedrich, 1908, S. 175. Quarante ans plus tard, le 25 avril 1819, Goethe disait encore au chancelier F. von Müller que Schüppach avait « mit seinem hellen, scharfen Auge den Leuten jede Krankheit angesehen ». (*Ibid.*, p. 403)

² Berne, Archives d'Etat, B XI 330. Notre reconnaissance va à M. Emile Meyer, aux Archives d'Etat, et à M. le Dr A. Hans Haeberli, à la Bibliothèque de la Bourgeoisie, qui ont grandement facilité nos recherches. Elle va également à MM. Louis Junod et Charles Roth, à Lausanne.

³ H. RORDORF, *op. cit.*, p. 73.

une de celles qui ont le plus préoccupé Schüppach¹; il aurait été très surpris d'apprendre que son nom ne se trouve pas auprès de ceux du baron de Büren, du prince Rohan-Chabot, de Du Peyrou et du comte de Jarnac! Pour sa tranquillité, il est encore permis de supposer qu'il a existé quelque autre registre, dans lequel l'inscription qui le concerne se trouvait et entre les pages duquel on avait peut-être même glissé aussi son fameux « mémoire traduit en allemand »². Mais, jusqu'à nouvel ordre, nous ne connaîtrons, de l'avis de Schüppach sur son malade de Lausanne, que ce que le patient en rapporte dans les pages qui suivent³.

VOYAGES DE Mr CESAR DE SAUSSURE A LANGNAU

A combien de maux, de misères et de calamités ne sommes-nous pas exposés dans ce Monde? A combien de différentes maladies nos pauvres corps ne sont-ils pas sujets? Combien de malheureux n'y a-t-il pas sur cette Terre qui passent leurs jours dans la douleur et l'amertume? Depuis bien des années je suis de ce nombre là. Si l'idée qu'il y en a de beaucoup plus à plaindre que moi me console quelques fois, et me fait supporter mes maux avec patience, d'un autre côté elle m'afflige, elle me navre le cœur; je suis attristé de penser qu'un nombre innombrable de mes semblables, de mes Frères, souffrent infinitement plus que moi, et ne sont pas en état de se soulager, ni même de se procurer le nécessaire. Cette idée est affligeante pour tous cœurs bons et compatissants. Tel étant le triste état de l'Homme, ou du plus grand nombre des Hommes, Pope, célèbre Poète Anglais, a-t-il raison de dire que *Tout est bien?*⁴ Et Voltaire a-t-il tort de le relever avec aigreur, et même de le tourner en ridicule?⁵ Mais ne voit-on pas souvent que les maux, les afflictions, nous font faire des réflexions que l'on ne fait guères quand on est en pleine santé, et qu'il est très utile et nécessaire de faire de tems en tems? Ainsi ces maux, ces afflictions, ont leur utilité et leur avantage. Soit dit en passant, car je ne prétends pas

¹ Voir ci-dessous, p. 126, 128, 130 et 144.

² Voir ci-dessous, p. 129.

³ Nous avons respecté l'orthographe de César de Saussure, nous bornant à moderniser légèrement la ponctuation.

⁴ Le fameux « Whatever is, is right » de son *Essay on man* (1733).

⁵ VOLTAIRE, *Questions sur l'encyclopédie*, t. III, Genève, Cramer, 1770, article « Tout est bien ».

faire ici un Traité de Morale, mais seulement une Relation de mes voyages à *Langnau*. Venons au sujet pour lequel j'y suis allé.

L'année 1756, j'eus une grosse maladie, accompagnée d'une toux violente, opiniâtre et perpétuelle, causée non par un Rhume de cerveau ou de poitrine, mais par un piccotent ou chatouillement dans les tendons et fibres de la poitrine, qui ne me donnait aucun relache, ni jour ni nuit. Ce triste état me dura près de trois mois, plus ou moins facheux suivant qu'il tendait à sa fin. Je m'en remis. Je fus même très bien plusieurs mois après. Ensuite vinrent ces maux si extraordinaires qu'il m'est impossible de les définir et de les faire comprendre. C'est une angoisse, une détresse, une langueur, une faiblesse répandues dans tout mon corps, et quelques fois si grande que je suis comme un homme à moitié mort, ne pouvant marcher et parler qu'avec beaucoup de peine. Je souffre alors beaucoup, sans pouvoir dire précisément dans quel endroit du corps. Ce triste état n'est pas toujours de la même violence ; et il n'est pas continual. Les premières années, il se passait quelques fois deux ou trois mois sans que je ressentisse aucun de ces maux. De trois en trois ans, c'est-à-dire les années 1759, 1763, 1766, 1769, et 1772, j'ai eu la même maladie que celle de 1756. Mes maux ordinaires en devinrent peu à peu plus considérables, soit pour leur violence, soit pour leur durée. Une chose bien singulière, c'est que pendant environ 18 à 20 mois des années 1767 et 1768, j'étais aussi bien qu'on peut l'être depuis le Dimanche matin en m'éveillant jusqu'au Jeudi à deux heures précises après midi, que tous mes maux, angoisses et langueurs me reprenaient par de grands bâillements et ne me quittaient plus jusqu'au Dimanche matin. Heureux si mes bons et mes mauvais jours avaient toujours été et étaient encore réglés sur ce pié-là ! Mais ils changèrent l'an 1769. Dès lors mes mauvais jours n'ont point eu de nombre fixe. Quelques fois j'avais et j'ai encore 10, 15, 20, 30, 40 et plus de mauvais jours tout de suite, sans interruption, après lesquels je n'avais que trois bons jours. Toute l'année 1772, leur nombre fut fixé à quatre. L'année passée et cette année 1774, je n'en ai jamais eu plus de *cinq* que dans des cas fort extraordinaires ; mais quand ces bons jours viennent, je suis toujours sûr d'en avoir *cinq*, et pas davantage. On peut bien croire qu'étant afigé depuis tant d'années d'une maladie si extraordinaire, j'ai consulté divers Médecins. Le célèbre Mr *Tronchin*¹ m'a traité pendant près de deux ans ; Mr *Chaillet*², de Morat, mon ancien et bon Ami Mr le Conseiller D'Apples³, à qui j'ai bien des obligations, Mr le Professeur *Tissot*⁴, Messrs les Doc-

¹ Théodore Tronchin (1709-1781), médecin à Genève et à Paris.

² Jean-Théodore Chaillet (1685-1774), médecin à Neuchâtel.

³ Jacob Dapples (1701-1774), médecin à Lausanne. Voir E. OLIVIER, *Médecine et Santé dans le Pays de Vaud au XVIII^e siècle*, Lausanne, 1939, *passim*.

⁴ Auguste Tissot (1728-1797), médecin à Lausanne. *Ibid.*

teurs Reiniers¹, Wulliamoz² et quelqu'autres m'ont aussi traité séparément et en différents tems ; mais tous ont, ou méconnu mon mal, ou n'ont pas su y appliquer les remèdes convenables. Enfin las de tant de consultes et de tant de remèdes inutiles, j'ai laissé écouler plusieurs années sans en faire aucun, et je ne m'en suis pas trouvé plus mal. Cependant il est naturel à toute personne qui souffre de chercher à adoucir ses maux. Depuis longtems bien des personnes m'avaient conseillé d'aller consulter le célèbre *Michel Schuppach*, plus connu sous le nom de *Mickely*, espèce de médecin dans les montagnes du *Lemmethal*³, que l'on disait être renommé par sa sagacité à découvrir les maladies à la seule inspection des urines et par diverses belles cures que l'on assurait qu'il avait fait. Pendant longtems je n'ajoutais nulle foy à tout ce qu'on en disait, et je n'avais aucune confiance en lui. Cependant par complaisance pour mes Parens et Amis, un peu par curiosité, et nullement dans l'espoir de trouver du soulagement, je me déterminai à aller voir cet Homme tout extraordinaire.

Premier Voyage

Il y avait 21 jours que j'avais mes maux ordinaires ; depuis deux jours ils étaient moins violents ; je pressentis que j'allais avoir un bon intervalle et j'en profitai. Je pris avec moi ma fille aînée⁴ pour me tenir compagnie, et pour me soigner si j'en avais besoin. Nous partîmes le Vendredi 10^e du mois de septembre 1773, à trois heures après midi. Nous allâmes seulement coucher à Moudon. Le lendemain 11^e, nous dînâmes à Payerne, et nous couchâmes à Morat. Le Dimanche 12^e nous arrivâmes à dix heures du matin à Berne ; nous employâmes le reste du jour à y voir nos parents et ce qu'il y a de curieux dans cette belle Ville.

Je n'y avais pas été depuis 15 ans. Je la trouvai fort changée et embellie par nombre de beaux Edifices particuliers et publics, entr'autres l'*Hôtel de Musique*⁵. C'est un vaste bâtiment élevé sur un terrain que

¹ Jacques-François Reynier (1731/32-1773), médecin à Lausanne. Voir E. OLIVIER, *Médecine et Santé...*, *passim*.

² Marc-Louis Vullyamoz (1727-1810), médecin à Lausanne. Voir E. OLIVIER, *Médecine et Santé...*, *passim*.

³ Emmenthal.

⁴ César de Saussure eut quatre enfants. Deux moururent jeunes : Emilie (1744-1755) et Marc-Louis-César (1748-1749). Les deux autres, Henriette (1751-1815) et Isabelle (1752-1832) épousèrent, la première, en 1774, Samuel-Henri de Constant (1730-1778), et la seconde, en 1784, le pasteur Frédéric Bugnion (1747-1807). C'est Henriette qui accompagne son père à Langnau en 1773.

⁵ Il s'agit du bâtiment connu aujourd'hui sous le nom de « Du Théâtre ». Construit de 1768 à 1770 par Niklaus Sprüngli, ce théâtre — dans lequel on ne put pas jouer avant la chute de l'ancien régime — est un joyau de l'architecture franco-bernoise rococo. Il devint un restaurant en 1903. Voir *La maison bourgeoise en Suisse*, t. XI, Zurich, Orell-Füssli, 1922, p. XLIV-XLV ; HANS BLOESCH, *Sieben-hundert Jahre Bern*, Bern, Lang, 1931, p. 80 et 298.

trois ou quatre maisons occupaient auparavant. On n'y a épargné aucun ornement d'architecture de goût. Six Messieurs assossiés, aux quels se sont ensuite joint plusieurs autres, ont employés environ 150 mille Livres pour l'érection de ce bel édifice. Un grand appartement de quatre belles pièces fort ornée sert au grand cercle que l'on appelle la Société *Hollandaise*¹. Je crois qu'il y a quelques logements que l'on loue. Tout le retz-de-chaussée est occupé par la Thypografie ou la grande Librairie de Berne². Ce qu'il y a de plus beau et de curieux, c'est la plus superbe et la plus magnifique Salle de musique qu'il y ait peut-être en Europe. Du moins je n'ai rien vu, ni en Angleterre, ni en France, ni ailleurs, aucune salle de spectacle qui puisse lui être comparée pour les ornements, mais non pour les dimensions, car celle dont je parle est un peu petite. La dorure, la peinture et la sculpture y brillent de toutes part avec un goût exquis. De trois côtés, il règne des premières, des secondes loges et un paradis ; les loges sont tapisées d'un velours cramoisi ; les bancs, bien rembourrés et placés un peu de biais, en sont couverts. Il serait trop long d'en faire une description plus détaillée. D'ailleurs je n'y ai pas été assez longtemps pour la bien décrire. Cette belle Salle sert pour les Concerts et les Bals publics.

Le Lundi 13^e septembre, nous partîmes de Berne à six heures du matin pour nous rendre à *Langnau*. Ce village est situé dans la Province nommée *Lemmethal*. Elle tire son nom de la Rivière de *Lemm*³. Elle contient quatre Bailliage *Brandis*, *Soumiswald*, *Traxenwald* et *Signau*. Tout ce païs est remplis d'une infinité de petites montagnes couvertes de bois de sapins. Les vallons sont bien cultivés. On y voit partout des champs, grand nombre de cheneviers, et surtout de belles prairies arrosées par une infinité d'excellentes eaux. On trouve des sources et des fontaines aux piés et à moitié-côtes de toutes ces petites montagnes ; elles fertilisent beaucoup tout ce païs. Aussi voit-on que tous ces Paysans sont cossus et à leur aise. Ils sont bien vêtus ; on voit qu'ils se nourrissent bien ; ils sont grands, gras et frais. Ils sont bien logés, quoique leurs maisons ne sont construites absolument que de bois, et couvertes de chaume, ou de tavillons ; leurs chambres, leurs meubles, leurs utencilles sont entretenus dans une grande propreté. Leurs chevaux, leurs vaches se ressentent de la bonté du terroir ; ils sont grands, gras et vigoureux. Cependant ce païs-là est un païs froid ; on n'y voit presque point d'arbres fruitiers, que des cerisiers et des Pruniers. Notre Païs-de-Vaux est beaucoup plus agréable, en tous sens.

¹ Peut-être une société formée par d'anciens officiers au service de Hollande.

² Détail confirmé par M. Johann Lindt, Bibliothèque de la Ville et de l'Université, Berne.

³ Emme.

On compte six lieues de Berne à *Langnau*, dans le Balliage de *Traxenwald*; mais on peut faire aisément ce chemin en cinq heures. On le ferait même en beaucoup moins de tems, si on pouvait y aller en droiture, mais il faut faire bien des détours pour suivre les vallons et le pié des Montagnes. Les chemins sont très beaux parce qu'on a partout du bon gravier pour les bien garnir. On rencontre sur la route plusieurs villages; les principaux sont *Gumlingen*, où Mr Strurler et Mr Fischer ont de belles maisons et de magnifiques jardins que l'on va voir par curiosité¹; *Worbs*, dont un Monsieur de Graffenried est Seigneur²; *Hochstetten*, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner et faire reposer les chevaux; et *Signau*, dont le Château Ballival est perché sur la cime d'un Rocher fort haut et fort escarpé, d'où l'on doit avoir une belle vue, seul agrément de cette singulière situation. Nous passâmes ensuite deux fois la Rivière de *Lemm* sur des ponts de bois, construits et couverts comme celui de *Guminen*, et nous arrivâmes à *Langnau* entre dix et onze heures. Ce village, placé dans une plaine, au pié d'une montagne, n'a rien de remarquable de plus que les autres que nous avions déjà vu, excepté qu'il est plus grand, qu'il a ses marchés et ses foires, et surtout qu'il est le lieu de la naissance³ et de la résidence du célèbre *Michel Schuppach*, que l'on appelle en France le *Médecin de la Montagne*⁴. Car, où n'est-il pas connu?

Avant de parler de cet Homme tout extraordinaire, disons deux mots de sa demeure, placée sur une jolie esplanade à mi-côte de la montagne. Pour y aller depuis le village, il faut monter des degrés, les uns de bois, les autres de gazon; on monte aussi deux endroits sans degrés; s'il y en avait partout, je pense qu'il y en aurait environ 150⁵.

¹ Le château de Gümlingen, reconstruit en 1736 par Béat Fischer, appartenait en 1773 à une branche de la famille Stürler. Beat Fischer (1703-1764) avait fait construire pour lui, peu après 1741, le Gümlingenhof, qui est certainement une des plus belles résidences du canton de Berne.

² Un membre de la branche américaine des Grafenried, descendant de Christof de Grafenried (1661-1743), le fondateur de New Bern (Caroline), était seigneur de Worb en 1773.

³ Michel Schüppach n'est pas né à Langnau comme le croit César de Saussure, mais à la Habchegg, près de Biglen. Il fut baptisé le 26 juin 1707. Voir E. WERDER, *op. cit.*, p. 92.

⁴ Samuel de Constant a écrit deux petites comédies en un acte dans lesquelles il met en scène Michel Schüppach. La première s'intitule *Le Médecin de la Montagne, proverbe*, et la seconde *Le Médecin suisse-allemand, second proverbe*. Elles ont été publiées dans le *Recueil de pièces dialoguées ou Guenilles dramatiques*, ramassées dans une petite ville de Suisse par l'auteur de « Camille », « Laure », etc., Genève et Paris, 1787, t. I, p. 155-206, et t. II, p. 1-40. On trouvera un extrait de la seconde de ces saynètes dans WILLIAM DE SÉVERY, *La vie de Société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII^e siècle*, t. II, Lausanne, Bridel, 1912, p. 143-150. Il ne faut pas confondre Samuel de Constant, le romancier, auteur de ces comédies, avec Samuel-Henry, le gendre de César de Saussure.

⁵ Exemple caractéristique de la précision méticuleuse de César de Saussure. C'est de la situation de sa maison, sur la pente du mont, que Michel Schüppach dut son surnom de « médecin de la montagne ». Voir W. COXE, *op. cit.*, p. 252.

En arrivant au-dessus, on trouve une jolie cour couverte de gazon, au milieu de laquelle il y a un beau Jet-d'eau. Tout l'appartement de la maison est un Retz-de-chaussée. On y entre par une espèce de charmante galerie couverte, où l'on mange dans la belle saison. Au bout de cette galerie du côté de la cour, il y a une grande volière où sont renfermées deux grosses perdrix rouges privées, des tourterelles, et plusieurs petits oiseaux de différentes espèces ; on voit à l'autre bout une Aigle de la grande espèce, enchaîné et perché sur un Juchoir. De la galerie on passe dans une jolie et assez grande chambre, rangée et meublée suivant le goût de ce païs-là ; tout y est simple, mais tout y est propre ; on y mange quand il ne fait pas beau, et qu'il fait froid. De cette chambre on passe dans une autre qu'on appelle la *Pharmacie*. Arrêtons-nous y un moment. Elle est curieuse. Imaginez-vous une grande boutique d'Apothicaire, garnie de tous côtés de tablettes chargées de boëtes, de vases, de bouteilles de toutes les espèces et de toutes les grandeurs, dont les étiquettes sont toutes différentes de celles des Apothicaires ; les unes ont pour titre la *Reine d'Hongrie*, ou *l'Empereur*, ou *le Général Lentulus*, etc ; d'autres ont le nom de quelques fleurs, comme *la Rose*, *l'Oeillet*, *le Jasmin*, etc ; sur d'autres sont collées des petites images de Saints, de Saintes, ou quelques paisages ; le plus grand nombre contenant des drogues ordinaires et communes sont étiquetée de leur noms. C'est dans cette pièce que *Mickely* donne audience, qu'il reçoit son monde, qu'il fait ses ordonnances, et qu'il y travaille sans relache du matin au soir. Il y a quelques années qu'il a fait bâtir au-dessus de sa maison un joli corps de logis, où il y a trois ou quatre chambres pour les malades qui veulent séjourner quelque tems chez lui, une charmante galerie d'où l'on a une vue assez agréable, une grande chambre ou magazin où sont quantité de caisses, de bales, de sacs remplis de drogues et surtout de simples, cueillies sur les Alpes, non encore préparées. Au-dessous de cet appartement, on trouve le laboratoire, où il y a toutes sortes d'Alambics, d'utencilles et d'instruments nécessaires à la Chymie et à la Pharmacie¹.

Parlons maintenant de cet homme singulier. Son nom est *Michel Schuppach*, plus connu sous celui de *Mickely* ou de *petit Michel*, sobriquet qu'on m'a dit ne lui fait pas plaisir, et que peut-être on lui a donné par dirision à cause de son embonpoint et de sa grosseur peu ordinaire ; je n'ai vu guères de ventre aussi gros que le sien. Il m'a dit qu'il avait 66 ans ; on ne lui en donnerai guères plus de 50². Il a un

¹ Un dessin fait d'après nature en 1774 par G. Locher, et qui a été gravé en 1775 par B. Hübner, montre Michel Schüppach dans la chambre où il tenait ses consultations, tel que César de Saussure a dû le voir. Cette gravure a été reproduite dans W. DE SÉVERY, *op. cit.*, t. II, en face de la page 144.

² Dans sa lettre du 13 septembre 1775 à Tissot, J. G. Zimmermann écrit : « Quoiqu'il ait 69 ans, il a dans son caractère l'aménité et la gaieté d'un homme de 30 ans. » Voir E. OLIVIER, *La visite de J. G. Zimmermann...*, p. 382.

teint fraîchement vermeil, une physionomie des plus revenantes. On voit sur son visage un air de gayeté et de satisfaction qui réjouit ; cet air de contentement est frapant lorsqu'il apprend que ses remèdes ont eu de bons succès. Il est extrêmement compatissant ; son plus grand plaisir est de chercher à faire du bien (oh ! que ce plaisir est doux, délicieux et louable). On m'a dit que, dans le particulier, il est gay et jovial. Il est vêtu à la manière des Païsants de ce païs-là, excepté qu'il n'a pas les grosses culotes. En été, et lorsque je le vis pour la première fois il faisait alors assez chaud, il a sur la tête, couverte de petits cheveux gris, un bonnet de toile blanche, il est vêtu d'une veste sans manches de drap rouge non écarlate, une culote de peau noire, des bas et des souliers assez grossiers et ordinaires. Il n'a jamais voulu par ses vêtements faire le *Monsieur*, ni changer son état. Il paraît dans son équipage devant un Roi.

Depuis le matin jusqu'au soir, il est assis dans une espèce de petit fauteuil devant une table, à côté d'une fenêtre. C'est là qu'il examine les urines qu'on lui présente. Pour cet effet, il les vide dans un petit vase de verre fort blanc. Il dit ce qu'il y découvre, et ce qu'il en pense, à ceux qui viennent le consulter ; rarement il se trompe. Il écrit ensuite sur un livre le nom, le lieu de la résidence du Malade présent ou absent, la date du jour qu'il est consulté, et la maladie dont on est affligé. Après quoi il écrit sur un autre livre les remèdes qu'il ordonne. Un Garçon-Apothicaire, qui paraît fort entendu, vient voir sur ce livre les remèdes ordonnés, et fait les paquets. Les premiers arrivés sont les premiers ouïs, et expédiés, quels qu'ils soient. Madame la Duchesse de *Rochefort*¹ et le Prince *Camille de Soubise*², Frère de Madame la comtesse de *Brionne*³, y furent au commencement de ce mois de septembre ; ils

¹ Non identifiée.

² Eugène-Hercule-Camille de Rohan (1737-?), abbé d'Humblières, chanoine de Strasbourg, chevalier de Malte.

³ Louise - Julie - Constance de Rohan - Montauban - Rochefort (1734-1807) était la veuve de Charles-Louis de Lorraine, prince de Lambesc, comte de Brionne (1725-1761). Elle était d'une très grande beauté et avait de nombreux admirateurs. Elle séjournait si longtemps à Lausanne que Sinner de Ballaigues a pu écrire : « Peut-on oublier de parler de madame la comtesse de Brionne, qui a embelli ce séjour en 1773 ? Son rang et plus encore sa beauté lui attiraient tous les hommages.

Quel bruit chez le peuple Helvétique,
Brionne arrive, on est surpris !

Elle était venue consulter M. Tissot sur sa santé... Madame de Brionne alla de Lausanne à Berne, où on lui donna des fêtes, et de là chez l'empirique Michel Schuppach, dont elle fut très contente, selon l'usage. Il étoit alors ordinaire de voir les malades aller à M. Tissot, de lui à M. Haller, et de là à cet empirique célèbre. La gradation est singulière, mais on a de tout temps aimé le merveilleux. » *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, 2^e éd., t. II, en Suisse, 1787, p. 187-188. On trouvera le portrait de Madame de Brionne dans W. DE SÉVERY, *op. cit.*, t. I, en face de la page 344. Sur le traitement auquel elle aurait été soumise par Michel Schüppach, voir W. FETSCHERIN-LICHTENHAHN, *op. cit.*, p. 39.

n'eurent audience qu'après deux ou trois Paysans venus avant eux. Quoique nous arrivâmes un peu après les dix heures du matin, je ne pu être écouté qu'environ les trois heures, tant il y eu de monde ce jour-là. Le soir, quand tout fut fini, je comptai 32 petits vases rangés sur les tablettes de sa fenêtre, remplis des urines qu'il avait examinées ce jour-là. Le lendemain à trois heures, il y en avait 23. J'avoue que quand je partis de Lausanne pour l'aller voir, j'étais un peu prévenu contre lui. Je le regardais comme un Empirique, comme un Charlatan. Je n'ajoutais pas foy à toutes les choses extraordinaires qu'on m'en avait conté, parce que, fondé sur ce que plusieurs médecins m'avaient assuré, je croiais qu'il était impossible de discerner et de découvrir les maladies par la seule inspection des urines. Mais j'avoue que j'ai bien changé d'idée ; il m'a donné trop de preuves parlantes de sa sagacité et de son intelligence extraordinaire, dont je vais rapporter quelques traits. Je me garderai bien de parler de plusieurs, qui paraîtraient fabuleux et controuvés. Je n'en citerai que deux ou trois que je tiens de Gens dignes de foy, et sur la véracité des quels on peut compter, et de quelqu'autres dont j'ai été témoin oculaire. On me permettra auparavant une petite digression.

Quand on va consulter un Médecin, reçu *Docteur* à quelque Université après de longues veilles et de longues études, il faut lui bien détailler son mal ; il vous fait nombre de questions ; il vous tâte long-tems le poulx ; il ordonne des remèdes souvent infructueux, surtout si c'est une maladie extraordinaire et peu connue, soit parce que Monsieur le Docteur n'a pas bien découvert le mal, soit parce qu'il n'a pas su quels en étaient les véritables remèdes, soit parce que l'Apothicaire a mal composé ces remèdes ou que ses drogues n'étaient pas bien conditionnées. Voilà, suivant moi, pourquoi Messieurs les Médecins, même les plus célèbres, échouent assez souvent lorsqu'ils traitent des maux compliqués, peu connus et extraordinaires. Je ne veux cependant pas dire que la *Médecine* ne soit une science bien réelle, puisque tous les jours elle donne des preuves combien elle est utile et nécessaire à la pauvre Humanité surchargée de tant de différentes espèces de maux. Mais je veux dire qu'elle est encore occulte à bien des Egards, particulièrement quand il s'agit de maladies chroniques, peu connues. Et combien n'y en a-t-il pas encore de cette espèce ?

Mickely ou *Michel Schuppach* s'y prend différemment de Messieurs les Médecins. Sans qu'on lui dise un seul petit mot, sans faire de questions, sans toucher le poulx, à la seule inspection de l'urine, il découvre le mal, il en fait les détails. Il se trompe, il est vrai, quelques fois, mais non pas le plus souvent. Faut-il s'en étonner ? Où est l'Homme infaillible ? Il ne faut pas le chercher sur cette Terre ; pas même à Rome¹. *Mickely* fournit et donne les remèdes qu'il a préparé lui-

¹ On a vu que César de Saussure était un lecteur de Voltaire.

même avec grand soin. Il ne guérit pas sans doute tous ceux qui ont recours à lui. Les illustres *Boerhaven*¹, *Mead*², *Tronchin*, *Tissot*, et tant d'autres célèbres Médecins ont-il guéris tous leurs Malades ? L'ont-ils même prétendus ? Non, sans doute. S'ils l'avaient prétendu, ils n'auraient pas été des habiles Médecins, mais des Charlatans. Il en est de même de *Michel Schuppach* ; il ne se vante pas de guérir tous ceux qui le consultent. Mais il est certain qu'il fait tous les jours des cures admirables ; j'en citerai bientôt quelques-unes. Il n'a cependant jamais appris ni le Grec, ni le Latin, quoiqu'il lache quelques mots écorchés de ce dernier. Il n'a jamais lu *Hippocrate*, ni *Gallien*, ni peut-être aucun Auteur tant Ancien que moderne. Mais il a un peu étudié la Chirurgie, et l'a exercée longtemps avec son père, qui passait pour bon chirurgien ; il a surtout fort étudié le grand Livre de la Nature, particulièrement l'article qui regarde son art. Il n'est pas impossible qu'il n'y ait fait des découvertes admirables, auxquelles nul autre n'avait pensé. Pour moi, je n'en doute pas, puisque je ne le regarde plus comme un Charlatan, et encore moins comme un Enchanteur, un Devin. Voyons maintenant ce qu'on m'a dit du savoir, de l'habileté, de l'adresse, ou si l'on veut du bonheur et des bons succès du fameux *Mickely*.

Voici un fait bien sûr et bien certain. Mr le Major *Emmanuel De Watteville*³, Fils aîné de Mad^e la Générale *De Watteville*, fut au Camp de Compiègne l'an 1764 ou 1765, je ne me souviens pas bien quelle année. Il y fonctionna en qualité d'Aide-Major. Il y eut tant de fatigue, qu'il y fit une grosse maladie. On le porta à Soisson fort mal. Il y fut longtemps en grand danger. Il revint au païs, où il languit plusieurs années. Nous l'avons vu ici dans un piteux état. Personne ne doutait qui ne tendit à une Ptysie. Son mal influait sur son esprit ; il était triste, chagrin et inquiet. Après avoir consulté divers Médecins et avoir fait inutilement bien des remèdes, il se détermina à se mettre entre les mains de *Mickely*. Il alla l'année dernière (en 1772) passer quinze jours chez lui. Il se trouva infiniment bien de ses remèdes ; il les continua à Berne. En un mot, dans cinq ou six semaines, il fut parfaitement rétablis en tous sens. Il m'a dit plus d'une fois qu'il devait la santé, la vie, et son heureux état à *Michel Schuppach*. Aussi m'en a-t-il toujours parlé comme étant pénétré de reconnaissance et d'admiration pour lui.

Lorsque Mr le Banderet *De Prélaz*⁴ et Mr *De Loys*⁵ allèrent l'année passée (en 1772) à *Langnau*, ils prirent à Berne, pour être leur

¹ Hermann Boerhaave (1668-1738), médecin à Leyde.

² Richard Mead (1673-1754), médecin à Londres.

³ Emmanuel de Watteville (1741-1781), officier au service de France, fils d'Emmanuel de Watteville (1693-1766), major-général au service de Hollande.

⁴ Jean-François de Crousaz (1724-1773), banneret de Bourg.

⁵ Non identifié.

Interprète, Mr *Samuel Clerc*¹, un digne et galant homme, fort scrupuleux à ne rien dire qui ne soit selon la plus exacte vérité. Je pris le même Mr *Clerc* pour être mon Trucheman. Comme nous étions en route pour aller à *Langnau*, il nous dit à ma Fille et à moi, qu'après que *Mickely* eût examiné les Eaux de Mr *de Prélaz* et de Mr *de Loys*, il lui dit : *Ne dites pas en Français à ces Messieurs ce que je vais vous dire. Ce petit homme maigre, fluet* (en parlant de Mr *de Loys*), *qu'il semble qu'on n'a qu'à souffler contre pour le renverser, enterrera cependant l'autre. Cet homme gras, fraîchement sorti et qui paraît robuste* (en parlant de Mr *de Prélaz*), *n'en a pas pour longtemps ; rien ne pourra le sauver. Mais gardez le secret, n'en dites rien à personne.* Effectivement, Mr le Banderet de *Prélaz* mourut environ dix semaines après. On m'a cité nombre d'autres traits aussi frapants que celui-là, mais je ne les rapporterai pas ; ils me méneraient trop loin, et on ne les croirait pas. Cependant, Mr le Major *George de Goumoëns*² en sait un d'origine et bien sûr, qui prouve que *Mickely* entend parfaitement la Chirurgie, et qu'il entreprend des choses que bien d'autres n'entreprendraient pas.

Venons à quelques-uns des faits dont j'ai été témoin oculaire, et que je vais rapporter avec la véracité et la sincérité la plus scrupuleuse. Mr *de Buren*³, Baron de *Vaumarcus*, se trouvant assez mal depuis longtemps, envoya de son eau à *Mickely*. Il découvrit bientôt quelle était sa maladie, une hydropisie ; et il donna des remèdes, mais avec peu d'espérance de guérison. Environ trois semaines après, et le même matin que nous arrivâmes à *Langnau*, un Mr *de Buren*⁴, officier si je ne me trompe en Piémont, et parent du malade, y arriva aussi avec nous. Il n'y avait encore jamais été. Je me tins toujours à son côté pendant sa conférence avec *Mickely*, et il eut la bonté de m'expliquer en Français une partie de ce qu'ils se dirent. Mr *de Buren* lui présenta une figuette de l'urine du malade sans lui dire un seul mot. Après que le Médecin ou l'Empirique, comme il vous plaira de l'appeler, et que j'appellerai un Grand Médecin, un célèbre Docteur, s'il peut seulement me soulager et adoucir mes maux ; après, dis-je, qu'il l'eut vidée dans un petit vase de verre bien blanc, et qu'il l'eut examinée quelques moments en sifflant à basses notes, car il siffle toujours quand il a quelque chose qui l'occupe ou qui demande toute son application⁵, il dit : *Cette Eau*

¹ Non identifié.

² Peut-être Pierre-Georges de Goumoëns (1718-1790), officier au service de Hollande.

³ Sans doute Karl-Viktor von Büren (1707-1773). Le nom du baron de Vau-marcus figure bien sur le registre des consultations de Michel Schüppach à la date du 13 septembre 1773. Berne, Archives d'Etat, B XI 330.

⁴ Peut-être Albrecht von Büren (1719-1798), colonel au service de Sardaigne.

⁵ Aucun des visiteurs de Michel Schüppach ne manque de relever l'habitude qu'il a ainsi de siffler. Ce détail se retrouve également dans *Le Médecin suisse-allemand* de Samuel de Constant.

ne m'est pas inconnue. Ensuite il feuilleta son livre, où il écrit le nom des malades et le genre de leur maladie. Après quoi il reprit le petit vase et, le regardant avec grande attention : *Cette eau, dit-il, est de Mr de Buren de Vaumarcus ; je suis bien aise de voir que mes remèdes, qu'il a pris, ont fait tels et tels effets.* Mr de Buren me dit qu'à sa grande surprise il avait accusé juste. Alors il communiqua à Mickely une longue lettre qu'on lui avait écrite de Vaumarcus. Le Médecin, ou le pré-tendu Docteur, donna encore quelques remèdes ; mais il avoua qu'il avait peu d'espérance de la guérison du Malade. Effectivement, Mr le Baron de Vaumarcus mourut vingt jours après.

Autre trait de la pénétration de ce célèbre Docteur, quoique non décoré du grade et du bonnet du Doctorat. Un homme de Lucerne assez bien mis, dont le visage dénotait qu'il était malade, lui présenta de son Eau. L'Esculape ne fut pas longtemps à l'examiner. Il fit venir près de lui le Lucernois et en appuyant le doigt sur son côté gauche, et l'appuyant un peu fort, il lui dit : *Ne vous fais-je pas mal ?* Il lui répondit que oui, et que même il lui avait causé une douleur assez vive. *Eh bien ! vous avez là un abcès ; mais n'en soyez pas en peine, avec l'aide de Dieu, nous vous en guérirons.* N'est-ce pas une chose singulière que, du premier abord, du premier coup, et sans tatonner, il ait trouvé précisément l'endroit où était l'abcès ? J'en laisse Judges de plus habiles, et de plus experts que moi.

Un Messager, ou un Express, apporta de l'urine d'un Malade de Coire. Mickely ne l'examina pas longtemps, et il dit au Messager : *Vous pouvez repartir quand il vous plaira. Je n'ai point de remède pour ce pauvre Malade. Je doute que vous le trouviez en vie quand vous arriverez. Il a une Hydropisie de poitrine fort avancée ; une partie de son foye est pourri.*

Nombre de personnes se portant très bien, soit Etrangers, soit de Berne ou d'ailleurs, vont à Langnau uniquement par curiosité, comme l'a fait Mad^e la Comtesse de Brionne, Mère du Prince de Lambesc¹. En arrivant à Berne, le Dimanche, nous trouvâmes au Faucon un Baron Allemand et un des Chambellan du Roi de Dannemarc². Ils avaient passé une partie de l'Eté à Lausanne. Ma Fille avait eu occasion de les y voir quelques fois. Nous soupâmes ensemble. On parla beaucoup du célèbre Mickely. On nous en dit mille merveilles. Ce qui fit naître à ces Messieurs (dont j'ai oublié les noms) l'envie de le voir, quoique l'un et l'autre se portassent fort bien, surtout le Baron Allemand. Il est bon de dire que le Chambellan Danois ne buvait point de vin depuis plus de dix ans. Lorsqu'ils présentèrent de leur Eau dans le petit vase de verre blanc, Mickely dit au Baron en souriant et

¹ Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc, duc d'Elbeuf (1751-1825).

² Non identifiés.

sans avoir sifflé : *Je suis bien aise, Monsieur, de voir que vous vous portés fort bien ; cependant vous avez le sang un peu échauffé. Vous ferez bien de prendre les Eaux de Spaw ou de Selz quand vous le pourez commodément.* Il dit au Danois : *Vous n'êtes pas si robuste que votre Compagnon de Voyage. Je vois que vous ne bevez point de vin ; continuez de vous en priver, vous ne vous en porterez que mieux.* Il serait trop long de rapporter tout ce que je vis faire, et tout ce que j'ouïs dire de merveilleux à ce célèbre *Mickely*. D'ailleurs n'entendant point l'Allemand, et lui ne parlant pas un mot de Français, je n'ai scu que ce qu'on a eu la complaisance de m'expliquer.

Venons à mon cas, il en est tems. Il est un des plus singulier et des plus rares. Jamais peut-être *Mickely* n'a sifflé pour personne autant que pour moi. Après que je lui eus remis le petit vase de verre blanc que j'avais remplis de mon urine rendue le matin à jeun, et qu'il l'eut considérée assez longtems avec beaucoup d'attention, toujours en sifflant à basses notes et en me fixant les yeux comme pour chercher à y découvrir mon mal¹, il dit *que c'était une des eaux la plus extraordinaire qu'il eût vue, qu'il lui fallait du temps pour la déchiffrer, et que je pouvais aller faire un tour de promenade.* Au lieu de m'aller promener, je restai dans un coin de la chambre ayant toujours les yeux fixés sur lui. Je remarquai que, pendant qu'il examinait d'autres eaux, qu'il en disait son sentiment et qu'il écrivait sur son livre ses ordonnances, il jetait souvent la vue sur mon petit vase, qu'il avait mis sur la tablette de la fenêtre à côté de lui et séparé de tous les autres. De tems en tems, il le prennait, le remuait, l'agitait et le considérait avec grande attention.

Immédiatement après moi, Mr *Clerc*, mon Interprète, lui présenta une petite phiole de l'urine du pauvre jeune Mr *Besson*², qu'il avait reçue le jour auparavant par la poste. Dès que notre Docteur l'eut un peu examinée, il dit : *Je n'ai pas tant de peine à déchiffrer cet eau que celle de Mr De Saussure. Je vois clairement qu'elle est d'une personne qui sort d'une grande maladie. Mais il n'est pas guéri, tant s'en faut ; tout son mal est monté au cerveau ; ses idées sont toutes brouillées ; il a perdu en partie la mémoire ; s'il n'est pas dans une parfaite démense, il en est bien près. Mais comme cette démense ne provient que d'une suite*

¹ Zimmerman écrit à Tissot : « En faisant toutes les questions que tout autre médecin ferait au même malade, il a les yeux constamment fixés sur l'urine, et les malades s'imaginent alors que toutes les questions sont occasionnées par ce qu'il y voit. Quelques fois, il n'a point regardé l'urine, mais bien attentivement la physionomie et tout l'extérieur des malades, et a vu très bien. » E. OLIVIER, *La visite de J. G. Zimmerman...*, p. 382. WILLIAM COXE note de son côté : « Il se place en face de celui qui le consulte et, fixant tantôt le malade tantôt la phiole, il demeure quelque tems à promener ainsi ses yeux de l'un à l'autre, toujours en sifflant. » (*Op. cit.*, p. 253.)

² Frédéric-Charles-Emmanuel Besson, né à Lausanne le 10 mai 1751.

d'une maladie, il nous sera d'autant plus aisé de le guérir. Ce qui nous frapa tous d'étonnement. Tout le monde, à Lausanne, sait que Mr *Besson*, Fils de notre digne et cher Pasteur¹, eut au mois de Juillet et d'Aoust de cette année 1773 une fièvre chaude affreuse, accompagnée d'un délire presque continual ; que la fièvre à la fin le quitta, mais que le dérangement d'esprit lui resta. Dès que je fus de retour chez moi de *Langnau*, j'allai chez Mr le Ministre *Besson* lui dire ce que *Mickely* pensait de l'état de son fils et lui remettre les remèdes qu'il m'avait donné pour lui. Toutes réflexions faites, le Père et la Mère, très affligés du triste état de leur Fils, se déterminèrent de l'envoyer à *Langnau*. Il partit sur la fin de septembre et il revint, si je ne me trompe, au commencement de décembre, parfaitement remis et aussi bien qu'il eut jamais été avant sa grande maladie. Il aurait été bien triste, bien facheux que Mr *Besson* fils eût perdu pour toujours un aussi joli et bon esprit que le sien. Quoique sa guérison soit belle, elle ne l'est cependant pas autant que celle de Mr *Thomasset*², d'Orbe, attaqué de la même maladie, mais beaucoup plus invétérée. Je n'en ferai pas les détails ; je ne les sais pas assez bien pour cela. *Mickely* traite très souvent des personnes dérangées ; il ne les manque guères ; il les tient dans la maison de son gendre Mr *Broum*³. On y amena, il y a trois mois, un jeune zuricois si mal qu'il était quelques fois comme forcené. On crut d'abord qu'on ne pourrait pas le rétablir ; *Mickely* lui-même ne s'en flatait pas beaucoup. Cependant nous l'avons vu si bien remis qu'il comptait de s'en retourner chez lui dans huit ou dix jours.

Revenons à moi. Plus d'une heure après que *Mickely* eût examiné pour la première fois mon urine, il me fit appeler. Nous avions fait connaissance chez lui avec plusieurs Messieurs et Dames de Berne et de Basle. Ils savaient tous que j'étais atteint d'un mal extraordinaire et singulier, mais nous nous étions bien gardé de dire quelle en était la nature. Dès qu'ils surent que notre Oracle allait prononcer ce qu'il en pensait, la pluspart se rendirent à la chambre d'audience ou à la Pharmacie. Lorsque je me fus assis vis à vis de lui et que, pendant un

¹ Jean-Antoine *Besson* (1717-1783), de Lausanne et Payerne, pasteur à Lausanne de 1754 à 1783. Gibbon note sur lui dans son « Journal », à la date du 21 août 1763 : « Tout est en lui d'une honnête médiocrité, à son débit près qui est très mauvais. » G. BONNARD, *Le Journal de Gibbon à Lausanne*, Lausanne, Rouge, 1945, p. 5.

² Non identifié. Samuel de Constant ne manque pas de se moquer aussi, dans son *Médecin de la Montagne*, du traitement des maladies mentales par Michel Schüppach.

³ Jean-Frédéric Brum, ou Brumm, ou Brom, originaire de Friedberg (Saxe), natif de Hesse-Darmstadt, fut reçu bourgeois de Rolle le 21 janvier et naturalisé bernois le 24 janvier 1758. Il obtint sa patente de « Landchirurg » bernois le 4 octobre 1759. Assistant de Schüppach, il épousa sa fille aînée Barbara. Il est mort à Langnau en 1797. Il n'a jamais habité Rolle. Voir E. OLIVIER, *Médecine et Santé...*, p. 872.

moment, il m'eut fixé les yeux¹, tenant toujours mon petit vase entre les mains, voici ce qu'il me dit, qui me fut expliqué presque phrase après phrase par Mr Clerc, que j'avais amené de Berne : « Votre eau, Monsieur, est une de celles que j'ai eu le plus de peine à déchiffrer. Cependant je compte d'avoir découvert quels sont vos maux, et qu'elles en sont les causes. J'y en trouve trois ; 1^o Votre sang est trop épais ; il ne circule pas facilement (*J'en étais déjà convaincu parce que quand mes maux sont bien violents mon poulx ne donne que 14 ou 15 pulsations pendant que celui d'une personne en bonne santé en donne 20, et parce que dans ce tems là j'ai des froids excessifs aux piés et aux mains dans quelle saison que ce soit, rien ne peut me les réchauffer.*) . 2^o Vous avez des obstructions dans le Mésenthère (*Un ou deux de Messieurs les Médecins qui m'avaient traité l'avaient aussi pensé et m'avaient donné des remèdes pour cela*). 3^o Votre Lymphe, ou Liqueur que j'appellerai la Mère nourissière des nerfs, muscles et tendons, est fort acre, acide, mordicante (*C'est ce qu'aucun Médecin ne m'avait encore dit*). Ces trois vices, surtout le dernier, doivent vous causer des maux de Rheins, particulièrement au croupion, des malaises, des langueurs, des faiblesses, surtout aux jambes et aux bras. La poitrine doit s'en ressentir ; vous devez avoir des oppressions, des difficultés à parler, ce qui provient de ce que les fibres de la poitrine servant à former la voix sont aussi attaquées de cette acrimonie. Cependant je découvre dans votre urine que vos maux ne sont pas continuels. Vous devez avoir parfois de bons intervalles. Je vois encore qu'il y a longtemps que vous êtes dans cet état. Je suis faché de vous dire que je le crois être incurable ; il est trop invétéré. Ne vous attendez pas que ni moi, ni qui que ce soit puisse vous guérir parfaitement. Peut-être pourrai-je addoucir vos maux, les rendre moins violents ; peut-être pourrai-je faire revenir plus souvent vos bons intervalles. »

Voilà, en abrégé, la substance de ce qu'il me dit à la grande surprise de tous les spectateurs. Ma Fille, ma chère Henriette, frapée d'étonnement, son bon cœur ému, touchée d'apprendre que je ne devais pas m'attendre à une parfaite guérison, versa des larmes de tendresse pour moi, dont je lui tiens bien compte. Quant à moi, qui devais être le meilleur Juge de ce que m'avait dit notre Esculape, saisis d'admiration et de surprise de voir qu'il avait accusé si parfaitement juste, aux maux de rheins près que je n'ai jamais ou très rarement, je ne pus m'empêcher de me lever et de m'écrier avec une espèce d'emphase : *Ciel ! quel homme est cela ? C'est un sorcier ; c'est un enchanteur. Allons-nous en, ma Fille, je ne veux pas me mettre entre ses mains.* Tout le monde se mit à rire. Mickely voulut savoir ce que j'avais dit. On le lui expliqua. Il en rit lui-même. Il parut que ma vivacité ne lui déplut pas. Il me

¹ Voir ci-dessus, p. 126, note 1.

fit rassoir. Alors je tirai de ma poche un long mémoire que j'avais fait traduire en Allemand, dans lequel je détaillais ou je faisais une exacte description de mes maux, de leur origine, de leurs progrès, de leurs variations et de l'état où je me trouvais. A mesure qu'il le lisait, on voyait sur son visage une sorte de satisfaction d'avoir si bien découvert mes maux. Il lut trois fois mon mémoire en différents tems. Il le fit lire à son Gendre *Mr Broum*. Ils en raisonnèrent ensemble. *Mickely* me dit sur le soir : *Je ne me flatte pas de pouvoir vous guérir entièrement, mais j'espère de pouvoir vous soulager. Les remèdes que je me propose de vous donner ne peuvent être prêts que demain à deux heures ; je ferai faire pendant cette nuit un Elixir et des poudres qui vous conviennent et que je ne tiens pas prêtées. Rien ne pourrait vous être plus avantageux que des Hémorhoïdes sanguines un peu abondantes. Je pourrais vous les faire revenir, puisque vous en avez eu autrefois ; mais je m'en garderai bien, puisqu'il est également dangereux de les faire venir et de les faire passer.*

Toutes les chambres de la Maison de *Mickely* étant occupées, nous fûmes obligés de descendre au village après souper, et d'aller loger au cabaret. Le lendemain 14^e septembre, nous remontâmes de bon matin chez notre Docteur. Je lui présentai un petit vase de verre plein de mon urine que je venais de faire. *Vous faites bien, me dit-il, de m'en faire voir de la toute fraîche rendue à jeun. J'y découvre beaucoup plus facilement quels sont vos maux. Et je vous confirme tout ce que je vous dis hier.* Environ sur les dix heures, mes maux me prirent. Je m'allai seoir dans un coin, vis-à-vis de *Mickely*. A de grands bâillements involontaires, au changement de mon visage et de mes traits, il s'apperçu que mes maux m'avaient pris. Il le fit remarquer à son Gendre alors près de lui. *Mr Broum*, qui parle assez bien le Français, vint vers moi, me parla et me fit parler ; il vit la peine que j'avais à proférer quelques paroles, combien j'étais accablé et dans la souffrance sans pouvoir dire précisément où je souffrais. Le Gendre l'alla dire au Beau-père, et j'en fus bien aise.

Tout ce que m'avait dit le renommé *Michel Schuppach*, tout ce que je lui avais vu faire et dire m'avait prévenu en sa faveur. Mais, quand j'eus été sur la scène, et que j'eus joué mon rolle, j'avoue que je fus pénétré d'estime, d'admiration, et de confiance pour lui. De sorte que je reçus ses remèdes avec beaucoup d'espérance, non qu'ils pussent me guérir entièrement, mais que peut-être ils pourraient me procurer quelques soulagements. C'était tout ce que je désirais, et c'était beaucoup. Ces remèdes consistaient en des pillules, la manière de préparer un bouillon dans lequel on mettait cuire des drogues ou des poudres, deux différents Elixirs, des poudres purgatives et une Tissane. Les premiers jours que je pris ces remèdes, un quart d'heure après avoir avalé de grand matin la pillule et le bouillon, je ressentais dans l'estomac une chaleur douce et bénigne, à peu près telle que l'on y ressent

après avoir bu, à jeun, un bon verre de vin d'Espagne, mais non pas le même goût tant s'en faut, puisque tout le matin j'avais une grande amertume à la bouche. Lorsque mon Docteur me donna ses remèdes, il me recommanda que dix ou douze jours après que je les aurais pris, je ne manquasse pas de lui envoyer un mémoire exact de leur effet journalier avec une figuette de mon eau prise le matin à jeun. *Et cela, dit-il, autant pour ma satisfaction et par curiosité que pour votre avantage.* Il garda mon Mémoire traduit en Allemand, disant qu'il le conserverait comme une chose singulière, extraordinaire, et qu'il le lirait plus d'une fois.

C'est assez parler de moi et de mes maux ; c'en est même peut-être trop. C'est aussi assez parler du célèbre *Michel Schuppach*. Disons deux mots de sa famille et de son aimable femme. C'est une Seconde. De sa première¹, il n'a eu qu'une Fille², qui était, dit-on, fort jolie et très aimable. L'an 1756 ou 1757, un Hessois nommé Mr *Brüm*, que l'on prononce *Broum*, Chirurgien de profession, vint en Suisse, passa à *Langnau*, y alla faire visite à *Michel Schuppach*, déjà alors renommé dans tout le Païs, mais rien en comparaison de ce qu'il l'a été dans la suite. Ils se goûterent l'un l'autre. *Mickely* proposa à *Broum* de rester chez lui, disant qu'il avait assez d'affaires pour les occuper l'un et l'autre. Ce dernier accepta l'offre. Il n'y fut pas longtemps qu'il se forma une vive inclination entre lui et la jolie Fille de *Schuppach*. Ils surprirent un blanc signé du Père, qu'ils remplirent d'un consentement pour leur mariage. Nantis de cette pièce nécessaire, ils allèrent à Berne demander un brevet ou une lissence de pouvoir se marier sans publier de bans ou d'annonces ; ils l'obtinrent facilement et ils firent tout de suite bénir leur mariage. *Mickely* ne tarda pas à le découvrir. Il en eut un si vif chagrin, parce qu'il destinait sa Fille à un autre, et il fut si navré de se voir joué comme il l'avait été, qu'il abandonna sa bonne maison, située dans le village, fit bâtir une espèce de cahute à mi-côte de la montagne et y alla vivre seul comme un Hermite, sans vouloir revoir ni sa Fille, ni son Gendre, et sans vouloir plus exercer son art et ses beaux talents. Quelqu'uns de ses Amis, touchés de le voir se consumer par le chagrin et la Mélancolie (car il a les passions vives), le prirent par le point d'honneur, et surtout par la Religion. Ils commencèrent par l'engager à voir et à traiter de pauvres Malades uniquement par charité. Ces bonnes occupations le distraisirent et lui firent peu à peu oublier sa grande affliction. On parvint dans la suite à lui faire voir sa Fille. Enfin, ils firent leur paix. *Mickely* fit bâtir une bonne

¹ Michel Schüppach avait épousé en premières noces, en 1731, Barbara Neuen-schwander. Voir E. WERDER, *op. cit.*, p. 92.

² Michel Schüppach eut deux filles. La cadette, Elsbeth, mourut jeune ; l'aînée épousa le chirurgien Jean-Frédéric Brumm. Nous n'avons pas pu vérifier l'exac-titude du récit, fort romanesque, que César de Saussure donne de ce mariage.

maison dans l'emplacement où avait été son hermitage ou sa cahute. C'est celle qu'il occupe actuellement. Il abandonna l'autre à sa Fille, où son Gendre demeure encore. Plusieurs années après, Mad^e Brüm ou Broum vint à mourir ; elle laissa deux Filles ; l'une est à présent âgée de 13 à 14 ans et l'autre de 11 à 12. Leur Grand-Père les a prises chez lui, et les élève¹. Mr Broum s'est remarié² ; il voit, il traite les Malades qui ne peuvent pas sortir de chez eux, mais toujours sous la direction du Beau-père, surtout dans des cas graves. Il est employé fort loin à la ronde.

Il y a 12 ou 15 ans plus ou moins que le Docteur Schuppach se remaria aussi. Se trouvant sans servante, on lui en procura une. Elle se trouva si jolie, si gentille en tous sens, qu'il se détermina à l'épouser peu de tems après qu'elle eût été chez lui et qu'il eût reconnu tout son mérite³. Il est certain que quoi que ce ne soit qu'une Païsane, vêtue à la Païsane, et qu'elle a été servante dans plus d'une Maison, elle est cependant toute charmante. Elle peut avoir 36 à 40 ans. Elle a de beaux restes, de la fraicheur, de belles couleurs, beaucoup de grâce et une physionomie toute revenante. Il n'y a que ses dents, un peu dérangées, qui lui fassent quelque tort. Ce qu'il y a de singulier chez elle, c'est que quoique Païsane, quoiqu'élevée comme elle l'a été, elle a une politesse, une attention, une prévenance dont tout le monde est surpris et enchanté. Elle parle un peu le Français. Nous fîmes trois repas chez elle. Au premier dîner, nous fûmes 17, au souper 15, et au dîner du lendemain 18. Sa table est servie avec beaucoup d'ordre et de propreté. On y sert tout ce qu'on peut avoir de meilleur en viandes de boucherie, poissons, volailles, gibier, jardinage, le tout très bien aprêté. Sa cuisinière entend son métier au mieux. Madame la Docteuse (c'est ainsi qu'on l'appelle) sert et découpe presque tout elle-même, avec beaucoup de grâce et d'adresse. Elle a grande attention pour que tout le monde soit bien servi. Elle ne presse personne, mais elle offre d'une manière toute engageante. Au dessert, on donne une bouteille de vin étranger, surtout aux dîners. On nous donna au premier repas une bouteille de Coindrieux rouge⁴, doux et un peu muscat ; le lendemain, nous eûmes une bouteille de Pontac⁵.

¹ Les deux petites-filles de Michel Schüppach sont Barbara Brumm, qui épousera Andreas Schneider, chirurgien et successeur de son beau-père à Langnau, et Maria Brumm, épouse en premières noces de l'aubergiste Jost et en secondes noces de l'instituteur Lüthi. Voir E. WERDER, *op. cit.*, p. 93.

² De son second mariage, Jean-Frédéric Brumm eut deux fils, qui furent tous deux médecins.

³ Michel Schüppach a en effet épousé en secondes noces, à Langnau, le 3 avril 1758, sa servante Maria Flückiger. C'est ce mariage de Michel Schüppach avec sa servante qui est le sujet du *Médecin de la Montagne* de Samuel de Constant.

⁴ Condrieu (Rhône).

⁵ Pontacq (Basses-Pyrénées).

Je reviens à notre Docteur. Je ne me lasse pas d'en parler et de l'admirer. Il est toujours le dernier qui se met à table, et le premier qui la quitte. Il est trop occupé pour y rester longtemps. L'affluence du monde qui vient de toutes parts le consulter ne le lui permet pas. Dès les six ou sept heures du matin jusqu'à ce que la nuit commence à tomber, il est sans relâche occupé à examiner les urines qu'on lui apporte, à dire ce qu'il en pense, à écrire sur ses livres les maladies pour lesquelles on a recours à lui et les remèdes qu'il ordonne. Je ne comprend pas comment il peut y tenir, comment tant de différentes affaires et différentes idées se succédant continuellement de l'une à l'autre, ne s'embrouillent pas dans sa tête, n'ayant pas un moment de repos. Car l'on m'a dit que qui l'a vu un jour, c'est de même tous les autres, même le Dimanche. Il n'a pas le loisir d'aller à l'Eglise. Il emploie mieux son temps¹.

Quelques personnes disent que *Michel Schuppach* doit être fort riche. Il a sans doute gagné du bien, et il est à même d'en gagner tous les jours ; mais je doute qu'il amasse de grandes richesses comme on le pense. Ce n'est point à quoi il vise ; ce n'est point sa passion ; de plus, il est trop bon, trop désinteressé, trop charitable. Non seulement il donne ses remèdes et guérit gratis une infinité de Pauvres, mais ce qu'il leur donne dans le courrent d'une année forme une grosse somme. Il ne se fait rien payer pour les consultes, peu de choses pour ses remèdes et, quoique sa table soit plus fine et mieux servie que celle de la meilleure Auberge, elle ne coûte pas à beaucoup près autant. Il est vrai que lorsqu'il leur vient des tombées comme celles de Madame la Comtesse de *Brionne*, de la Duchesse de *Rochefort* et autres semblables, on leur fait de beaux présents, qu'ils ont la sagesse de ne pas refuser. D'autres les payent largement et généreusement sans demander ce qu'il faut, et ils prennent ce qu'on leur donne.

Les belles cures de *Michel Schuppach*, sa générosité, sa charité, ses bénéfices le font adorer dans toute la Province, et même bien loin au-delà ; qui que ce soit n'y est plus accrédité que lui ; il y est chéri, aimé et estimé. S'il a beaucoup de Partisans dans sa patrie, il a ailleurs bien des Ennemis ou plus tôt des Antagonistes. On peut mettre à leur tête la Faculté et la plus part de ceux qui en dépendent. Je ne dirai pas que c'est par jalouse de métier, par pique de ce qu'il s'est fait une si grande réputation, par mépris de ce qu'il n'a pas passé plusieurs années dans une Université, etc. Quoi qu'il en soit, on ne saurait ôter de l'esprit de bien des gens qu'il n'est qu'un vrai Charlatan. Mais il n'y a qu'à le voir travailler, l'étudier, le suivre dans ses opérations, et voir ses fréquents et heureux succès pour être convaincu qu'il y a chez lui quelque chose d'extraordinaire et de surnaturel ; en particulier dans sa sagacité et son aptitude à découvrir les maladies à la seule inspection

¹ Est-ce encore l'influence de Voltaire !

des urines, malgré ce qu'en disent et ce qu'en ont écrit divers savants et célèbres Auteurs en Médecine, qui soutiennent que ce sont des Chi-mères ou des tours de passe-passe d'Empiriques. Cependant une expérience journalière et incontestable fait voir que ces Messieurs se trompent malgré leur profonde érudition et leur grand Savoir, puisqu'il est incontestable que *Mickely* a le Don extraordinaire de connaître dans les urines les maux dont on est travaillé, et que rarement il se trompe ; talent que jusqu'ici il n'a pu communiquer à personne. Du moins son Gendre, Mr *Broum* m'a dit que ni lui, ni aucun de ceux à qui son Beau-père a voulu faire part de ses connaissances n'ont rien apperçu dans les urines de ce qu'il voulait leur faire voir. *Mais pour cela, me dit-il, il faudrait avoir des yeux de Linx, ou la vue perçante et pénétrante de Michel Schuppach.*

Nous quitâmes *Langnau* le Mardi 14^e septembre environ les trois heures. Nous arrivâmes à Berne entre sept et huit. En entrant dans la grande Chambre à manger du Faucon¹, nous y trouvâmes Monsieur et Madame *Du Perrou*², de Neufchâtel, et plusieurs Messieurs avec qui nous avions soupé le Dimanche soir. Ces derniers, sachant d'où nous venions, s'empressèrent de nous demander si nous étions satisfait de notre voyage. L'esprit plein, et frapé de tout ce que j'avais vu et ouï, j'en parlai avec peut-être un peu d'enthousiasme. Mr *Du Perrou*, fort incommodé depuis longtemps, me fit diverses questions. Surpris de tout ce que je lui dis, il sortit de la chambre sans rien dire ; il ordonna des relais et partit à porte ouvrante pour *Langnau*. Mr le Comte de *Rohan-Chabot*³, Madame la Comtesse son Epouse, et Mr le Comte de *Jarnac*⁴, frère du premier, étaient arrivés ce soir-là même de Lausanne. La chambre de Mr de *Jarnac* était vis-à-vis de la nôtre. Comme nous allions nous coucher, nous nous rencontrâmes dans le corridor. Nous nous saluâmes. Je lui dis d'où nous venions. Il me fit quelques questions. Après quoi il me dit : *Attendez ; mon Frère est tout malade depuis longtemps. Il n'a point trouvé de soulagement où il en attendait. Je vais l'appeler ; il sera bien aise de vous entendre.* Mr le Comte de *Rohan-Chabot* vint à la chambre de son Frère. Nous causâmes plus d'une heure. Il me dit qu'il avait pensé d'aller consulter ce célèbre

¹ La principale auberge de Berne en vogue dès le XVII^e siècle, à la Markt-gasse.

² Pierre-Alexandre *Du Peyrou* (1729-1794), ami et protecteur de Jean-Jacques Rousseau. Sa femme était Henriette-Dorothée de *Pury* (1750-1818). Voir Ch. GUYOT, *Portrait de DuPeyrou*, dans le « Musée neuchâtelois », 1955, p. 161-181. *Du Peyrou* a inscrit de sa main sur le registre de Schüppach, à la date du 15 septembre 1773 : « Monsieur *Du Peyroux* ». Berne, Archives d'Etat, B XI 330.

³ Louis-Antoine-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Chabot, duc de Rohan (1733-1807). Il avait épousé en 1757 Elisabeth-Louise de La Rochefoucauld.

⁴ Charles de Rohan-Chabot, comte de Jarnac (1740-1813). Il figure, ainsi que son frère, sur le registre de consultations de Michel Schüppach à la date du 17 septembre 1773. Berne, Archives d'Etat, B XI 330.

Médecin de la Montagne et, qu'après m'avoir ouï, il y était tout déterminé et qu'il y irait dès le lendemain matin. Je lui conseillai de différer jusqu'au Jeudi, parce que le Mercredi il y avait une grande foire à *Langnau* et qu'il y trouverait bien de l'embarras. Effectivement j'appris qu'il y alla deux jours après.

Nous restâmes à Berne tout le Mercredi 15^e. Ma Fille employa une partie de ce jour à voir ce qu'il y a de curieux. Nous y vîmes aussi nos Parents et Amis. Nous partîmes de Berne le Jeudi 16^e à six heures du matin. Comme nous allions entrer dans notre voiture, nous trouvâmes à la rue Monsieur et Madame *Du Perrou*; ils allaient aussi monter dans leur beau carrosse. Dès que Mr *Du Perrou* me vit, il vint à moi et me remercia de ce que j'étais cause qu'il eût fait la connaissance de l'Homme le plus extraordinaire qu'il eût jamais vu. Il me dit qu'à la seule inspection de son eau, il avait parfaitement découvert et dépeint son mal; que son dessein avait été de passer quelques jours à Berne, et d'aller de là à Soleure pour y voir la cérémonie de la consécration de la nouvelle Eglise (Elle se fit le Dimanche 19^e septembre)¹. Mais qu'il avait une si grande confiance en *Mickely* et à ses remèdes, qu'il s'en rentrait droit à Neufchâtel pour les prendre. Nous nous dîmes Adieu; nous nous fîmes des vœux réciproques pour nos guérisons, et nous partîmes.

Arrivés au Pont de *Guminen*, nous y mîmes pié à terre. Je le trouvai long de 152 pas ordinaires². Nous nous arrêtâmes à Avanche. Nous y vîmes Mr le Ministre *De Martine*³. Il conduisit ma Fille au beau et curieux Pavé-Mosaïque⁴. Il nous dit qu'il avait découvert plusieurs antiques Monuments fort curieux, entr'autres un Tombeau de marbre fort entier, une belle tête un peu colossale d'Appolon⁵ en marbre blanc et plusieurs inscriptions remarquables, toutes inconnues à feu Mr *De Bochat*⁶, puisqu'il n'en parle point dans ses Antiquités de la Suisse, ni à aucun autre Antiquaire; qu'il continuait ses recherches même avec succès, et qu'il se proposait de les publier un jour.

Le Vendredi 17^e septembre, à sept heures du soir, nous arrivâmes heureusement chez nous, si satisfaits de notre voyage que,

¹ La nouvelle église Saint-Ours fut construite par Pisoni de 1762 à 1773.

² Nouvel exemple de la méticuleuse précision de César de Saussure.

³ Joseph-Etienne-Louis *De Martines* (1731-1810), de Lausanne, Aubonne et Moudon, fut pasteur à Donatyre et diacre d'Avenches de 1772 à 1779.

⁴ Sans doute la mosaïque dite le « Grand Pavé », découverte en 1708 et détruite en 1798, qui représentait Bacchus et Ariane. Voir DAVID VIOLIER, *Carte archéologique du Canton de Vaud...*, Lausanne, Rouge, 1927, p. 61.

⁵ Au Musée d'Avenches.

⁶ Charles-Guillaume Loys de Bochat (1695-1754), historien et professeur de droit à l'Académie de Lausanne. César de Saussure fait allusion à ses *Mémoires critiques pour servir d'éclaircissements sur divers points de l'histoire ancienne de la Suisse et sur les monumens d'antiquité qui la concernent*, 3 volumes, Lausanne, 1747-1749.

si j'étais plus jeune, si je possépais bien l'Allemand et si j'étais dans une certaine situation plus riante, j'irais avec le plus grand plaisir du monde faire une visite de quelques jours, tous les Printemps, au célèbre et renommé *Michel Schuppach*, chez qui on voit tous les jours des événements frapants et merveilleux.

Nous avions fait connaissance à Berne avec Mr *Rigaud*, Seigneur de *Begnin*¹. A son retour chez lui, il me fit l'amitié de me venir voir et de venir s'informer si je me trouvais bien des remèdes du fameux Médecin de *Langnau*. Il nous dit que le Vendredi 17^e septembre, il était aussi allé le consulter ; qu'à sa grande surprise, cet Homme tout-extraordinaire lui avait parfaitement dépeint et détaillé ses maux et cela à la seule inspection de son urine ; qu'il avait été témoin de deux cures admirables et surprenantes, que je ne rapporterai pas ici, comme n'étant que des ouï-dires. En un mot, il me parut aussi charmé, ou si l'on veut aussi infatué que je le suis de *Michel Schuppach*, tout comme le sont la plus part de ceux qui vont passer quelques jours chez lui. Mr *De Begnin* nous dit qu'il avait vu Mr le Comte de *Rohan-Chabot*, Mad^e la Comtesse son Epouse, et Mr le Comte de *Jarnac* son Frère ; que tous les trois, extasiés de tout ce que *Mickely* leur avait dit de leur maux et de tout ce qu'ils lui avaient vu faire et dire s'étaient écriés à tous moments, avec toute la vivacité française : *Oh ! Miracle ! Miracle ! C'est un Homme de Dieu ! C'est un Homme doué de Vertus et de connaissances surnaturelles !* Pour moi, je ne lui donnerai pas le nom de *Homme de Dieu* ; mais je crois qu'avec justice on peut lui donner celui de *Ami des Hommes*, puisque son plus grand plaisir, ses délices sont de leur faire du bien.

J'en ai vu un trait. Un Païsan des environs de *Langnau*, chargé d'Enfans, de pauvreté et de misère, tomba malade très dangereusement. Sa Femme apporta de son eau à notre Docteur. Il ne lui cacha pas qu'il trouvait son mari si mal qu'il doutait qu'il put le rétablir ; cependant il lui donna des remèdes, et après ceux-là, d'autres. Bref, environ trois semaines après, le Païsan parut tout d'un coup dans la Pharmacie de *Schuppach*. *Eh ! bonté ! te voilà. Et que fais-tu ? — Dieu merci, je me trouve très bien*, répondit le Païsan, *et je viens ici pour vous en remercier et vous en témoigner ma reconnaissance.* En même tems, il sortit de dessous son sarreau de toile un Lièvre qu'il lui présenta. On vit immédiatement répandu sur le visage du Docteur une joie, une satisfaction si grande, que sûrement 100 Louis ne lui auraient pas fait autant de plaisir que ce Lièvre, pour lequel il donna au Païsan un gros Ecu, en lui disant que c'était pour se procurer du bouillon et

¹ Jean-Antoine Rigot (1734-1800), de Genève, était devenu seigneur de Begnins par son mariage, en 1757, avec Renée Brière. Il figure dans le registre des consultations de Michel Schüppach à la date du 17 septembre 1773. Berne, Archives d'Etat, B XI 330.

de la bonne nourriture, dont il avait encore besoin. Sûrement les Ennemis ou les Antagonistes de *Michel Schuppach* conviendront que ce trait est beau, et lui fait bien honneur.

Mons^r *De Begnin* me dit encore qu'il avait vu à *Langnau* un Mr *Haldiman*¹, d'*Yverdon*, si impotent et si perclus qu'il ne pouvait pas faire un pas sans être soutenus des deux côtés ; que depuis longtemps une de ses jambes et de ses cuisses étaient comme paralitique, sans sentiment, ni force ; qu'il avait fait nombre de remèdes, tous sans succès ; que, dès que *Mickely* eût examiné son cas, il lui dit qu'il se flatait de pouvoir le faire marcher dans cinq ou six semaines, et même sans appuy. Effectivement vingt jours après avoir commencé ses remèdes, il put faire quelques tours dans sa chambre, seul et sans secours ; tous les jours les forces lui revinrent peu à peu et, après les vendanges de 1773, nous le vîmes ici très bien remis, et marchant tout comme une autre personne de son âge. C'est là un fait sûr, certain et dont on ne peut pas douté. Il est vrai que quelques mois après, Mr *Haldiman*, déjà avancé en âge, est tombé malade, mais d'une maladie qui n'avait aucun rapport à la faiblesse de sa jambe. C'est là, suivant moi, une des belles cures de *Michel Schuppach*.

Second Voyage

Quelques-uns de mes Lecteurs peut-être, par l'intérêt qu'ils ont la bonté de prendre à ma pauvre chétive santé, d'autres, en plus grand nombre sans doute, par curiosité, s'impatienteront peut-être de savoir quel effet ont eu chez moi les remèdes du fameux Médecin de *Langnau*. Il faut les satisfaire. Je commençai à les prendre le 24^e Septembre 1773. La première cure consistait en douze pillules, douze paquets d'une poudre à prendre dans un bouillon préparé d'une certaine façon, avec différents Elixirs. Je les pris en douze jours. Dix jours après, mon état étant toujours à peu près le même, j'envoyai de mon urine à notre Docteur et je lui écrivis au long pour lui détailler ma situation. Il m'envoya une seconde doze des mêmes remèdes, auxquels il avait cependant fait quelques changements. Environ 15 jours après avoir fait cette seconde cure, je m'aperçus visiblement qu'elle m'avait fait du bien ; mes maux ne furent pas si violents, et mes *cinq bons jours* revinrent un peu plus souvent. En un mot, je passai mieux l'hivers que je n'avais fait depuis plusieurs années. Pendant ce tems-là, j'avais eu une petite correspondance avec *Mickely*. Je lui avais écrit et lui avais envoyé diverses fois de mon eau. Au mois d'Avril, il m'envoya une troisième cure de ses remèdes, un peu plus forte que les précédentes. Par divers contremes je ne pus la commencer qu'au mois de May.

¹ Non identifié.

Avant ce tems-là mes maux avaient recommencé avec assez de violence et j'avais eu 56 mauvais jours tout de suite, sans aucun bon intervale ; ce qui, depuis plusieurs années, m'était toujours arrivé au Printemps. Mais, peu de tems après avoir fini ma troisième cure, mon état changea visiblement en mieux. Et il est très certain que, de tout le nombre de remèdes que Mess^{rs} les Médecins m'avaient fait prendre pendant le courrent de tant d'années et en différents tems, aucun ne m'avaient fait autant de bien et ne m'avaient autant soulagé que ceux du Docteur *Schuppach*.

Cependant, sentant que ma correspondance avec lui ne pourrait pas avoir le même effet qu'une seconde entrevue, je me déterminai à l'aller revoir dès qu'il se présenterait une occasion de faire le voyage agréablement. Elle se présenta le Jeudi 14^e Juillet 1774, se trouvant être le premier de mes cinq bons jours. Nous partîmes¹ à quatre heures du matin, et nous allâmes coucher à Avanche. Le lendemain 15^e Nous dînâmes à Berne, et nous arrivâmes à sept heures du soir à *Langnau*.

Comme il pleuvait ce soir-là, je ne voulus pas monter la Montagne pour me rendre chez *Mickely*. Mais j'y allai le lendemain matin entre six et sept heures. En entrant dans sa Pharmacie, je le trouvai occupé à déchiffrer un vase d'urine et à dire ce qu'il en pensait. Un moment après, il jeta par hazzard la vue du côté où j'étais ; il m'aperçut ; il s'écria : *Ah ! Mr De Saussure !* Il voulut se lever pour me venir embrasser ; je le prévins et je l'embrassai de tout mon cœur. Tous ceux qui étaient présens furent surpris de l'accueil obligeant et empressé avec lequel il me reçut, ce qu'il ne fait pas à tout le monde, même à plusieurs de ceux qu'il connaît déjà. Il en fut de même de sa Femme ; elle me fit bien des caresses et des amitiés. Ils me demandèrent l'un et l'autre avec empressement des nouvelles de ma Fille, Mad^e Constant².

Quoiqu'arrivé avant sept heures, je ne puis être ouï qu'à environ deux heures après midi, et je ne pus avoir mes remèdes qu'à cinq heures, tant il y avait de monde à être entendu avant moi ; encore fus-je heureux d'avoir pu être expédié ce jour-là. Je trouvai que le nombre de ceux qui vont consulter le fameux *Michel Schuppach* est beaucoup plus considérable cette année qu'il ne l'étoit l'année passée parce que, *Fama volat*, sa réputation se répand tous les jours. Mr *Broum* me dit qu'il expédie ordinairement 80 consultes par jour, quelques fois plus, quelques fois moins. Je ne comprens pas comment sa tête peut y tenir. Nous fûmes 22 à dîner. Plusieurs ayant pu être expédiés le matin partirent avant Midi ; beaucoup d'autres allèrent manger aux

¹ César de Saussure ne dit pas qui l'a accompagné dans ce second voyage ; peut-être était-il seul et le « nous » qu'il emploie souvent s'applique-t-il simplement au voiturier.

² Henriette, qui l'avait accompagné l'année précédente, et qui venait d'épouser Samuel-Henri de Constant.

Cabarets. Ils sont quelques fois si pleins qu'à peine trouve-t-on place à s'y loger. Bien des Malades se logent dans des maisons particulières. On va quelques fois par troupe à *Langnau*; le Lundi matin, nous rencontrâmes à Morat quatorze Messieurs et Dames de Genève qui y allaient.

Il y va aussi quelques fois des personnes de la plus haute distinction. La semaine avant mon arrivée à *Langnau*, Son Eminence Monsgr le Cardinal de Rohan¹, Evêque de Strasbourg, y alla. Il y arriva le soir. Il eut le bonheur de trouver vvide une des meilleures chambres de la maison de *Mickely*. En arrivant il se mit au lit². Le lendemain matin, avant qu'il fût levé, il envoya un de ses Gentilhommes ou un de ses Vicaires prier le Docteur de l'aller voir. *Mickely*, avec son air riant et gracieux, dit qu'il était un Médecin tout différent des autres, qu'il n'allait jamais voir ses Malades; mais que ceux qui voulaient le consulter devaient prendre la peine et lui faire l'honneur de venir à son audience. Le Cardinal, surpris de ce début, se rendit à la Pharmacie. On lui apporta un fauteuil. Le Docteur le pria d'attendre que son tour fût venu, et il expédia avant lui quelques personnes, entr'autres deux Païsans. Comme Son Eminence entend un peu l'Allemand, il ne quitta presque point la Pharmacie; il était tout yeux et tout oreilles pour voir et entendre tout ce que disait et faisait ce célèbre Esculape. Il le fit seoir à côté de lui les deux repas qu'il prit à *Langnau*, et n'eut presque de conversation qu'avec lui pendant le dîner et le souper. Il le quitta rempli d'admiration et d'estime pour lui. Pendant le petit séjours que le Cardinal de Rohan fit à Berne, logé au Faucon, plusieurs des premiers Seigneurs de l'Etat lui tinrent toujours compagnie et mangèrent avec lui. On lui donna une jolie petite fête champêtre à un bien de campagne hors de la Porte de *Goliah*³.

¹ Louis-Constantin de Rohan (1697-1779), évêque de Strasbourg en 1756, cardinal en 1761, oncle du prince Louis-René-Edouard, cardinal de Rohan (1734-1803), qui fut mêlé à la fameuse affaire du Collier de la reine.

² Catherine de Sévery, qui était alors à *Langnau*, écrit à Lausanne: « J'ai vu le cardinal de Rohan..., qui est un pauvre homme impotent et qui persuade, en le voyant, à chacun qu'on est très heureux. La pourpre ne dédommage point d'un tel état; au reste, il mange et boit comme un autre. Deux grands laquais fringants et l'air dédaigneux le portent dans sa chaise. On avait amené un chariot de bagages très considérable, où était entre autres le lit du cardinal, qu'on voulait tendre; mais à peine Son Eminence pouvait-elle passer par l'escalier qui conduit à sa chambre, comment le lit aurait-il passé? On le ramena donc et je vis un de ces messieurs qui haussait les épaules. Il y avait huit valais de chambre ou laquais; tout cela s'en retourna, car il n'y avait pour les coucher qu'une armoire à la porte de la chambre du Cardinal. Nous rîmes bien de ce train. » W. DE SÉVERY, *op. cit.*, t. II, p. 137.

³ La porte de Goliath, ainsi nommée parce qu'elle était ornée d'une grande fresque représentant Goliath, fermait la Spitalgasse. Voir ROD. WALTHARD, *Description topographique et historique de la ville et des environs de Berne*, Berne, 1827, p. 22.

Je reviens au célèbre *Michel Schuppach*. Parlons un peu de ses belles cures. En voici une bien sûre et bien certaine. Tout Berne en a ouï parler. Mr *Broum* m'en a fait tous les détails. Je ne les rapporterai qu'en gros. Un riche Négociant de Zuric n'avait, il y a une vingtaine d'année, qu'une Fille unique et chérie. Cet enfant, âgé alors de trois ou quatre ans, badinant un jour avec un déz à coudre, le mit à sa bouche et l'avala. Il s'arrêta et se fixa à l'œsophage. On fit d'abord toutes sortes de tentatives pour le tirer de là. Tout fut inutile. Heureusement que le déz se trouva être sans fond, ouvert des deux côtés, de sorte que les liquides et les alimens légers qu'on donnait à l'Enfant passaient à travers ; heureusement encore que le déz était de fer et non de cuivre, car s'il avait été de ce dernier métal le vert-de-gris s'y serait mis et aurait bien tôt tué l'Enfant. Les Médecins, les Chirurgiens de Zuric s'y prirent vainement de toutes façons pour tirer la pauvre petite de l'angoisse où elle était. Il se passa plusieurs mois. L'Enfant dépérissait à vue d'œil. Le Père et la Mère ouïrent parler de l'adresse et de la dextérité de *Michel Schuppach* ; ils lui amenèrent leur pauvre Petite. *Mickely* lui sonda la gorge ; il s'aperçut qu'il s'était élevé une exressence tout autour des bords du déz, parce que les chairs s'y trouvant gênées, elles enflèrent. Il dit naturellement au Zuricois et à sa Femme que leur Enfant était perdue, que rien ne pouvait la sauver qu'une opération très dangereuse et dont il ne répondait pas. Le Père préféra de laisser mourir tranquillement sa Fille, plus tôt que de la faire périr sous le fer des Chirurgiens. La Mère, plus ferme et plus courageuse (ce qui est rare chez les Mères) préféra l'opération, et fit entendre raison à son mari. Alors *Mickely* courut à Arrau et y fit faire par un habile coutelier un petit instrument particulier fort tranchant d'un côté et avec un crochet de l'autre. De retour à *Langnau*, il entreprit l'opération ; ce ne fut pas sans crainte. Le Père tremblant pour les jours de sa Fille, ne voulut pas y assister ; la Mère, plus intrépide, ne voulut pas la quitter et la tint toujours entre ses bras. Le Docteur ou plus tôt le chirurgien (car ici il fit agir l'art et la main du Chirurgien) insinua son instrument dans la gorge de la pauvre petite Patiente ; avec le tranchant, il coupa les exressences ; quand il sentit que le déz était suffisamment dégagé, il tourna son fer, il acrocha le dez et le tira heureusement dans la bouche. Dès qu'il fut dehors, l'Enfant se sentant soulagée, se mit à sourire. Elle fut bientôt guérie des scarification et coupures qu'on lui avait faites dans l'intérieur de la gorge. Le Père et la Mère sont si reconnaissant de cette belle opération qu'ils vont voir de tems en tems *Michel Schuppach*, et lui apportent toujours quelques présents. Ils y allèrent l'année passée ; ils lui amenèrent leur Fille à présent mariée. Elle a même deux Enfans. Elle a sans doute grand soin de ne les point laisser badiner avec des déz, et surtout de ne les leur pas laisser avaler. Ce triste événement devrait être

une bonne leçon aux Pères et aux Mères de ne pas permettre à leurs Enfans de mettre à leur bouche bien des choses inutiles, comme cela n'arrive que trop souvent.

Voici quelques autres belles cures de notre célèbre Docteur, de plus fraîches dates et dont j'ai été comme témoin oculaire. Tout Lausanne sait que l'année passée Madame *De Loys-Cramer*¹ était dans une situation critique et même dangereuse. C'étaient des faiblesses étonnantes, des évanouissements fréquents ; elle était maigre comme un pic ; elle avait changé du tout au tout ; en un mot elle était dans un état déplorable. Quoiqu'elle fût depuis longtemps entre les mains d'habiles et savans Médecins, elle se détermina à aller à *Langnau*. Elle y a passé la plus grande partie de l'Hivers dernier et elle en est revenue, je pense au mois d'Avril avec de l'embonpoint, ses belles couleurs et toutes ses grâces, qu'elle avait perdue en partie, en un mot aussi belle et en aussi bonne santé que jamais. Il aurait été à souhaiter que Mad^e *De Loys* eût pris une petite note des belles cures qu'elle a vu faire à son fameux Esculape pendant le long séjour qu'elle a fait chez lui ; car elle dit qu'elle en a vu de merveilleuses².

Madame la Colonelle *De Chandieu-Mont-rond*³, depuis fort longtemps toute malade de maux qui l'avaient beaucoup changée, et lui avaient si fort ôté les forces que c'était pour elle un voyage d'aller de sa maison au Chêne jusque sur Montbenon. Après avoir essayé nombre de remèdes pour chercher à rétablir sa santé détruite, elle alla, je crois au mois de May, se mettre sous la Direction du Docteur *Schüppach*. Dès que j'eus mis pié à terre à *Langnau*, le vendredi 15^e Juillet, j'allai chez elle, logée dans une maison particulière, pour avoir l'honneur de la voir. Je fus si frapé de son changement en bien que je m'écriai : *Ce n'est pas à Madame la Colonelle De Chandieu que j'ai l'honneur de parler, c'est à Mademoiselle De Mont-rond*. Effectivement, elle me dit qu'elle était toute autre, qu'elle pouvait se promener des heures entières sans s'en trouver incommodée et qu'elle espérait de pouvoir bientôt revenir à Lausanne bien remise.

On m'avait dit à Berne que je trouverais à *Langnau* Monsieur *De Gingins*, d'Aubonne, ou Mr *De Gingins l'Indien*⁴. Nous nous

¹ Adrienne Cramer (1731-1776) avait épousé, en 1760, Jean-Louis de Loys (1726-1795), à qui elle apporta Vincy et Bursinel. Elle était d'une santé chancelante et c'est pour elle que Jean-Louis de Loys fit construire sa demeure de Dorigny.

² L'heureux effet de la cure de 1774 ne dura pas longtemps. Madame de Loys-Cramer retorna à Langnau au début de 1776 et c'est chez Michel Schüppach qu'elle mourut le 4 octobre 1776.

³ Françoise-Marie-Charlotte de Montrond (1722-1777) avait épousé Benjamin de Chandieu (1702-1784), officier au service de France. Elle est la grand-mère de Benjamin Constant.

⁴ Jean-Rodolphe de Gingins (1712-1778) avait été officier aux Indes, sous les ordres de Lord Clive, de 1742 à 1754. Il est parfois appelé Gingins de Coromandel. Il avait épousé, en 1770, Anne-Elisabeth-Henriette de Gingins (1735-1778), de la branche des Gingins d'Eclépens.

étions connus particulièrement à Londres, l'an 1739¹. Dès lors, nous ne nous étions pas revu. Dès que j'eus quitté *Mad^e de Chandieu*, je fus chez lui. Il commençait à faire un peu obscur. Après les premiers compliments, je lui demandai s'il me reconnaissait. *Non Monsieur*, me dit-il, *je ne vous reconnaiss pas, mais je connais votre voix.* Après quelques paroles, dites de part et d'autre, il s'écria : *Ah ! C'est vous Mr De Saussure.* Alors nous nous embrassâmes comme d'anciennes Connaissances. Il me dit qu'il y avait 4 ou 5 mois qu'il avait eu une attaque d'apoplexie qui lui avait laissé le bras droit paralitique et comme mort, qu'il y avait neuf semaines qu'il était venu se mettre entre les mains de notre Docteur et cela avec tant de succès que je voyais qu'il pouvait porter sa main paralitique à la tête et remuer le bras tout comme l'autre ; que cependant la main était encore faible, et qu'il ne pouvait pas encore s'en servir comme de la gauche. Il me dit encore que Madame sa Femme était assez mal quand ils partirent d'Aubonne, que quelque tems après leur arrivée à *Langnau* elle avait été à l'extrême, mais que les remèdes de notre Docteur l'avaient tirée d'affaire ; qu'elle était alors convalescente et qu'ils espéraient de pouvoir bientôt s'en retourner chez eux.

Un Anglais nommé Mr *Blake*², après avoir fait une fortune considérable en Amérique par le commerce, était retourné en Angleterre. Sa Femme et sa Belle-Sœur, nées à *Charlestown*, dans la Caroline-Méridionale, ne s'accommodant pas du climat de l'Europe, tombèrent malades. Mr *Blake*, espérant que l'air chaud de l'Italie leur serait plus favorable, les y conduisit. Ils y séjournèrent 14 ou 15 mois. On leur parla à Naples d'une manière si avantageuse du célèbre *Michel Schuppach* qu'ils partirent sur le champ pour se rendre à *Langnau*. Ils y arrivèrent le même jour que moi. Comme ils ne parlent que l'Anglais, je fus en partie leur Interprète. Ils furent dans une grande admiration de voir qu'à la seule inspection de leur urine *Mickely* découvrit tous leurs maux et dépeignit parfaitement leur état. La connaissance de Mr *Blake* me fit grand plaisir, parce qu'il se trouva être l'intime ami de mon Neveu Mr *Daniel De Saussure*³, établi à *Beaufort* dans la Caroline-Méridionale, dont il me dit mille biens ; et il m'apprit qu'il était dans une situation riante et prospère.

Autre reconnaissance. Le Dimanche soir, de retour à Berne, comme je m'allais promener sur la Plate-forme derrière la grande Eglise, je passai à côté d'un Monsieur en habit gris galonné en argent et de deux Dames vêtues à la Grecque. En passant, je les saluai en

¹ C'est alors que César de Saussure était entré dans la franc-maçonnerie. Voir W. DE SÉVERY, *César de Saussure et la Société des Francs-maçons de Londres en 1739*, dans la « Revue historique vaudoise », XXV/1917, p. 353-366.

² Non identifié.

³ Daniel de Saussure (1736-1798) était le fils du frère cadet de César de Saussure, Henri (1709-1761), auteur de la branche américaine de la famille. Il vint à Lausanne quelques années plus tard, en 1777.

Grec et leur demandai comment elles trouvaient la Ville de Berne. L'une des deux Dames s'écria : *Eh ! on me parle en Grec.* Le Monsieur doubla le pas et vint me parler en cette langue. Sa physionomie me frapa. Je lui demandai avec empressement : *N'êtes-vous pas Mr Isaac Fremouse, de Smyrne?*¹ — *Non Monsieur,* me répondit-il, *mais je suis son Frère et nous nous ressemblons beaucoup.* Pendant les trois mois que je passai à Smyrne l'an 1735 j'étais presque tous les jours chez eux. Il se ressouvint de moi et nous passâmes avec plaisir une heure ensemble à la promenade (Nous avons eu le plaisir de voir ici Mons^r et Mad^e *Fremouse* ; ils sont venu passer une semaine au Pavement dès le 15^e Aoust au 23^e).

Voici encore une autre reconnaissance bien plus singulière. Mr et Mad^e *Fremouse*, cette dernière toute incommodée depuis longtemps, se trouvèrent à *Langnau* avec le Cardinal de *Rohan*. Mad^e *Fremouse* lui dit qu'étant à Paris l'année passée, elle s'était informée du Chevalier de *Rohan*, Chevalier de *Malthe*, parce que sa Mère lui avait remis une lettre pour lui, mais qu'on lui avait dit qu'il était mort. Elle demanda au Cardinal s'il l'avait connu et s'il était son proche Parent ? Après diverses questions de part et d'autres, elle dit que ce Chevalier de *Rohan*, se trouvant une telle année à la *Canée*, dans l'*Isle de Candie*, commandant une Frégate du Roi, il allait tous les jours chez Monsieur un tel, son Père, où on se faisait un plaisir de le bien recevoir ; que sa Mère étant grosse assez près de son terme, elle l'avait prié d'être le Parein de l'Enfant qu'elle portait ; que le Chevalier parut y consentir avec plaisir ; mais qu'ayant été obligé de partir avant les couches de sa Mère, il avait laissé au Consul de France un ordre et une procure de présenter au Saint Batême l'Enfant de sa part et en son nom ; et que, dès lors, ils n'avoient eu aucunes de ses nouvelles. Le Cardinal dit à Mad^e *Fremouse* : *Ce Chevalier de Malthe dont vous parlez et que vous cherchez, n'est pas mort. Il est entré dans l'Eglise ; il a été fait Evêque, ensuite Cardinal et vous le voyez.* — *Et Votre Eminence voit sa Filleule,* répondit Mad^e *Fremouse*. Alors on s'embrassa cordialement ; on fut touché, on fut charmé de se reconnaître. Le Cardinal invita et pressa fort Mons^r et Mad^e *Fremouse* d'aller le voir et passer quelque tems à *Saverne*, son Palais Archipiscopal, près de Strasbourg. Mons^r et Mad^e *De Moiry*², alors à *Langnau* m'ont dit qu'ils avaient été témoins de cette

¹ Non identifié. César de Saussure s'était arrêté assez longtemps à Smyrne lors de son retour de Turquie.

² Victor de Gingins (1708-1776), seigneur de Moiry, est l'auteur du *Bacha de Bude*. Il mourut à Langnau, chez Michel Schüppach, le 22 août 1776. Il avait épousé Barbe-Elisabeth Hackbrett. La comtesse de Champagne, qui passa elle aussi l'été 1774 à Langnau, parle souvent de M. et M^{me} de Moiry dans ses lettres à Catherine de Sévery ; le 27 septembre : « Vous parlez bien à votre aise, Madame, de tout l'agrément que doit avoir M. de Moiry dans la société ; vous ne lui avez jamais entendu conter une histoire... Lorsque je lui fais la plus légère question

rencontre si singulière qu'elle sent un peu le Roman. Mr *Fremouse*, en nous promenant sur la Plateforme de Berne, me la confirma, à peu près telle que je viens de l'écrire.

C'est assez faire de digressions. Revenons à ce qui me regarde. Quand mon tour de paraître sur la scène et d'être ouï fut venu, je présentai à *Mickely* un de ses petits vases de verre blanc remplis d'urine. A peine l'eut-il examiné un moment que, me regardant en souriant : *Ce n'est pas là de votre eau*, me dit-il ; *vous voulez me tromper ; je la connais bien.* — *Non, Docteur*, répondis-je, *je ne veux pas vous tromper.* C'est de l'urine de ma Femme ; depuis bien des années, elle est de tems en tems fort incommodée. Alors il reprit le vase ; il l'examina attentivement et dit : *Mad^e votre Femme est sujette à de grands dérangements, des vapeurs, des mal-aises, causés par des obstructions, et principalement par quelque obstacle à la circulation du sang.* Je ne lui conseille point de remèdes que de l'exercice et des Bains domestiques, dans lesquels on mettra quelques poignées de cette écorce de bois dont les Taneurs se seront servis. Sûrement elle en sera soulagée. Le Docteur *Schüppach* ne se trompa pas sur l'état de ma Femme. Depuis plus de 30 ans, elle a une incommodité toute particulière. Mr *Tronchin*, Mr *Tissot* et autres habiles Médecins lui ont dit que de tems en tems il se formait un engorgement au bas de la *Horte* ou de la grande veine qui règne intérieurement le long de notre dos, dans l'endroit où elle se divise en plusieurs branches ; que cet engorgement est la principale cause de tous ses dérangements, mais qu'il n'y avait aucun remède et que tous ceux qu'elle pourrait faire seraient sans effet, s'ils n'étaient pas nuisibles ; que cependant elle ne devait point s'inquiéter de son état, puisqu'il n'était nullement dangereux pour la vie.

Après avoir eu une conversation assez courte avec notre Docteur sur l'état, ou la santé de ma Femme, je lui présentai un de ses petits vases de verre que j'avais remplis le matin de mon urine. Il l'étudia et l'examina assez longtemps, puis il me dit : *Je vois avec plaisir que votre état a un peu changé en mieux ; votre sang circule mieux ; vous n'avez pas autant d'obstructions dans le Mésenthère ; mais votre limphe, ou liqueur mère-nourissière des nerfs, muscles et tendons, est toujours fort acre et acide. Par conséquent vos maux doivent être un peu moins violents, et vos bons intervalles doivent venir un peu plus souvent.* Je lui dis qu'il m'avait annoncé à mon premier voyage que je ne devais pas

sur ce qui se passe à Berne, il commence aussitôt : « Quand le duc Berthold de Zaehringen fonda la ville de Berne en 1191... », etc. ; et un peu plus tard : « M. et M^{me} de Moiry sont encore ici ; j'espère qu'ils y seront encore quelque temps, quitte à entendre parler quelquefois de la fondation de Berne » ; et pour finir, le 14 octobre : « Parlez de ma reconnaissance à M. et M^{me} de Moiry. Vous ne pouvez leur en trop dire ; en effet, de bons coeurs valent mieux que des agréments ; ce dernier article est toujours nul chez eux, mais cela ne me fait plus rien. » W. DE SÉVERY, *op. cit.*, t. II, p. 139, 141 et 142.

m'attendre que ni lui, ni personne pusse me guérir entièrement ; que mes maux étaient trop invétérés. Je lui demandai s'il était encore dans les mêmes idées. Après qu'il eu lu attentivement un long mémoire, traduit en Allemand, par lequel je détaillais les remèdes qu'il m'avait envoyé et que j'avais pris, leur effet et les variations de mon état depuis que je ne l'avais vu, il me dit : *J'espère qu'avec l'aide de Dieu, de la patience, un régime observé pendant que vous prendrez mes remèdes, une exactitude à les prendre régulièrement, nous parviendrons à vous soulager, si nous ne pouvons pas vous guérir entièrement.* Je dis en moi-même : *Dieu le veuille, mais je n'ose pas m'en flater.* En prenant congé de lui, il me dit : *Vous êtes un de ceux pour qui je fais le plus de vœux pour que mes remèdes ayent un bon effet. Je m'intéresse véritablement pour vous. Ecrivez-moi dans quelque tems pour m'apprendre l'état où vous serez, quand vous les aurez fini.*

Il me donna une bonne provision de remèdes, en plus grand nombre et de différentes espèces que ceux que j'avais pris. Tous ces remèdes, ceux qu'il m'avait envoyé au mois d'Avril, le déjeuné et le dîner du 16^e Juillet me coûtèrent si peu que je cru d'abord que Mad^e la Docteuse se trompait. C'est à elle à qui on paye à présent tout. C'est donc mal à propos que quelques personnes ont prétendu que *Mickely* a fort renchéri ses remèdes, et que sa Femme commence à écorcher son monde pour la table. Je veux bien croire que l'un et l'autre m'ont favorisé, et que la plus part de ceux qui vont à *Langnau* n'en sont pas quite à aussi bon marché que moi ; cependant, suivant mes informations, beaucoup d'autres n'ont pas sujet de se plaindre.

Nous eûmes bien du bonheur d'avoir pu être expédié le même jour, le Samedi 16^e Juillet, puisque souvent on est obligé d'attendre un jour, et quelques fois deux, avant que son tour vienne d'être admis à l'audience, ce qui vient de l'affluence de monde qui va de toute part consulter le Docteur *Schüppach*. *Langnau* est quelques fois si plein, qu'on a de la peine à trouver à s'y loger. Ce qu'il y a de plus désagréable et de plus facheux c'est que, souvent, on ne peut consulter *Mickely*, lui conter ses maux, recevoir ses ordonnances, etc., qu'à la hâte et comme en courrant. Quelques fois, à peine lui avez-vous fait le détail de vos maux, à peine avez-vous eu une conférence d'un quart d'heure avec lui, qu'un Impatient, un Importun vous viendra tirer par la manche et vous dire : *N'avez-vous pas bientôt fait ? C'est mon tour d'être ouï.* Ce qui n'est pas trop agréable aux malades. On sait que la plus part aiment que leur Médecin les écoutent longtems, et avoir de longues conférences avec eux ; ce qui n'est pas possible avec *Michel Schüppach*. C'est un inconvénient, et même assez grand, j'en conviens ; mais c'est une preuve combien il est recherché et courru.

Il était cinq heures du soir quand, nos paquets étant faits et ayant fini toutes nos affaires à *Langnau*, nous en partîmes. Il était trop tard pour arriver à Berne. Nous nous arrêtâmes, nous souffrîmes et nous

couchâmes à *Höchstetten*, à l'Ours blanc, chez l'Homme le plus grand, le plus gros et de la plus belle prestance qu'il y ait peut-être dans tout le Canton ; aussi fut-il choisi pour représenter *Guillaume Tell* à la Procession annuelle que LL. EE. du Deux-Cent firent le Lundi de Pâques dernier. Nous fûmes très bien à tous égards chez lui. Le lendemain, Dimanche 17^e Juillet, nous arrivâmes à 8 heures du Matin à Berne ; nous y restâmes tout le jour. Le Lundi, nous dînâmes à Morat et nous couchâmes à Payerne. Pendant ces cinq premiers jours de notre Voyage, je fus, je me portai toujours à merveille, et si bien que les Amis et connaissances que je vis à Berne et à *Langnau*, à qui je contai un peu mes maux, ne pouvaient pas se les figurer tels que je les dépeignais et tels qu'ils sont réellement. Mais le mardi 19^e, à Onze heures précises, comme nous étions entre Moudon et Montpreveire, tous mes maux me reprurent avec assez de violence, comme je m'y étais bien attendu et suivant leur constant usage. J'arrivai chez moi sur les cinq heures du soir, fort accablé de fatigue et surtout de mes maux. Trois ou quatre jours après, je commençai à prendre une partie des remèdes que j'ai apporté, non dans l'idée qu'ils me guériront entièrement, mais dans l'espérance qu'ils pourront addoucir mes maux, comme firent ceux que je pris l'Automne et le Printemps derniers. Mais tout dépend de notre Divin Grand-Maître, qui nous envoie le Bien et le Mal comme il le juge à propos. Aussi je m'en remet entièrement à sa Divine Providence.

Quelques-uns de mes Lecteurs qui auront eu la patience de lire ce Manuscript ne pourraient-ils pas me dire : *Vous donnez trop de louanges à votre Mickely. C'est un homme sans lettres, sans études, sans érudition. Or, comment un homme de cette sorte peut-il prétendre posséder la profonde science de la Médecine, que l'on n'acquiert que par de pénibles études, de longues veilles et de grandes applications ?* A quoi je répondrai : « Je ne vous donne point *Michel Schuppach* pour un Erudit, un Savant, un Docteur dans toutes les formes. Mais je demande à mon tour : En fait de Médecine, une longue expérience, une pratique de plus de 40 ans, et surtout de fréquents et heureux succès ne sont-ils pas préférables à une savante Théorie puisée dans une Université ? La preuve est au bout. L'ignorant *Mickely* a guéri nombre de Malades que les plus habiles Médecins n'avaient pas pu soulager. C'est un fait certain. Il se renouvelle tous les jours. »

D'autres Critiques me diront peut-être : *Comment pouvez-vous tant louer ce prétendu Docteur-Pâisan-Allemand ? Il est certain qu'il se trompe souvent dans sa prétendue science de découvrir les maladies à la seule inspection des urines. D'ailleurs il est bien éloigné de guérir tous ceux qui vont le consulter. Du moins attendez qu'il vous ait guéri pour le tant prôner.* Je réponds : « Je sais que de savans Auteurs ont dit et écrit qu'il était impossible de connaître les maladies par l'inspection des urines. Mais *Michel Schuppach* ne prouve-t-il pas tous les jours qu'ils

se sont trompé ? N'a-t-on pas des foules de témoins que cet Homme extraordinaire possède à cet égard un talent, un don surnaturel incompréhensible et que même, jusqu'ici il n'a pu le communiquer à personne ? J'admet qu'il se trompe quelques fois, et même souvent si l'on veut, car il n'est pas infaillible. Mais n'est-ce pas une chose admirable de le voir accuser juste aussi souvent et aussi précisément qu'il le fait ? On devrait être plus tôt frapé de ce qu'il ne se trompe pas plus souvent. Il ne guérit pas, sans doute, tous les malades qui vont le consulter, ou se mettre entre ses mains. Il ne le prétend pas non plus. Il n'est pas assez Charlatan pour cela. S'il les guérissait tous, il serait un véritable *Thaumaturge*, un vrai Faiseur-de-miracles. Or je suis persuadé que depuis environ XVII siècles, il n'y en a plus. Quant à moi, pourquoi voulez vous que j'attende qu'il m'ait guéri pour lui donner les justes louanges qu'il mérite ? Peut-être qu'il ne me guérira jamais ; il ne me l'a pas trop fait espérer, et même je ne m'en flatte pas beaucoup ; ce serait une cure merveilleuse, ce serait un petit miracle. Ne puis-je cependant pas lui rendre justice et dire ce que je pense sur son compte ? Qu'il me guérisse ou qu'il ne me guérisse pas, j'avoue que je suis un de ses Partisans, un de ses Admirateurs, et que je fais bien des vœux pour sa conservation ; et cela pour le bien et l'avantage de la Société en général, pour celui de tant ce malades qui trouvent auprès de lui du soulagement, et pour celui d'une infinité de Pauvres du *Lemmethal* et de tous les environs à qui il fait tant de bien. »

Enfin d'autres ne pourraient-ils pas me dire : *Vous avez peu de prudence et de politique de dire tant de bien de votre Mickely. Ne craignez-vous pas de ne point faire votre cour à la Faculté, dont tôt ou tard on a besoin ? Il est quelques fois dangereux de se l'attirer à dos.* A quoi je réponds : « J'honore, je respecte et je considère Messieurs les Médecins, surtout ceux qui le méritent par leurs lumières, leur savoir, leur expérience. Je suis persuadé que ceux-là, pensant sainement, impartiallement, et ayant l'esprit juste et bon, ne prendrons point en mauvaise part, et ne seront point offensés de ce que je dis d'avantageux sur le compte du renommé *Michel Schüppach*, d'autant plus que je n'en dis rien que suivant la plus exacte vérité. De plus, je déclare, je proteste de bonne foy qu'en écrivant ce petit Manuscrit, je n'ai eu aucun but, aucun dessein de faire de la peine à qui que ce soit. Je ne l'ai écrit que pour m'amuser, passer le tems, pour me rappeler ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu dans mes deux voyages à *Langnau*, et pour satisfaire la curiosité de quelques amis. Je me garderai donc bien de le rendre public. Il ne le mérite pas, tant s'en faut. Cependant je souhaite que la lecture qu'on en pourrait faire n'ennuie pas ceux entre les mains de qui il pourrait tomber, qu'ils ne soyent pas rebutés ou révoltés de tout ce que je dis d'avantageux du fameux *Michel Schuppach*, qu'ils ne le prennent pas pour des contes à dormir debout ou des exagérations. Et je souhaite surtout que tous ceux qui pourraient avoir besoin de ses

Conseils et de ses remèdes, et qui voudront les employer, puissent les éprouver avec tout le bon succès que tant d'autres ont trouvé.

Fait à la Borde, près de Lausanne, ce 9^e d'Aoust 1774.

CÉSAR DE SAUSSURE.

César de Saussure était trop scrupuleux pour nous laisser ignorer quel fut le résultat, pour sa santé, du traitement ordonné par Michel Schüppach. Ce résultat ne fut pas meilleur que ceux qu'avaient essayé d'obtenir Tronchin, Tissot, et tant d'autres médecins. D'une main qui n'est déjà plus la même que l'année précédente, César de Saussure a ajouté, le 22 juin 1775, un bref appendice au récit de ses deux voyages à Langnau. C'est pour constater, très simplement, qu'il n'y a plus pour lui, désormais, le moindre espoir d'un soulagement quelconque.

Effets des remèdes du Docteur Michel Schüppach

Je crus, et je ne fus pas le seul, que ceux que j'avais pris l'an 1773 m'avaient fait du bien, comme je l'ai dit ci-dessus. Ce qui m'engagea, l'an 1774, à retourner faire une seconde visite à ce célèbre Docteur, ou Empirique, comme il vous plaira de l'appeler, mais qui a très certainement des connaissances singulières et extraordinaires. Ses remèdes, que je pris en Septembre 1774, et fort différents de ceux de 1773, quoique chauds ou échauffants, me soulagèrent ; mes maux furent beaucoup moins violents et mes *cinq bons jours* revinrent plus souvent. Je n'attribuai pas ce bien être tout-à-fait aux Remèdes de *Mickely*, parce que depuis plusieurs années je suis infiniment mieux en Automne que pendant tout le reste de l'année. Effectivement tous mes maux revinrent avec toute leur violence à la Mi-novembre, et ne me quittèrent que le 15^e Janvier. J'eus recours aux remèdes du Docteur de Langnau ; j'en fis une quatrième cure pendant environ un mois, avec beaucoup de soin et de régularité. Pour cette fois ils me firent plus tôt du mal que du bien ; ils m'échauffèrent beaucoup, et très inutilement. Au commencement d'Avril, j'écrivis à *Mickely* ; je lui envoyai de mon eau et je lui mandai un détail du triste état où j'étais dès le 20^e de Janvier. Il me répondit qu'il me confirmait ce qu'il m'avait dit plus d'une fois, qu'il regardait mes maux comme incurables, qu'il était inutile de me surcharger de remèdes, que le seul qu'il me conseillait fortement était la *Patience*, avec un régime et une attention particulière d'éviter tout ce que je m'apercevais qui pourrait me faire mal. Ainsi tous les différents remèdes du fameux *Michel Schuppach*, que j'ai pris en quatre différentes cures, ne m'ont fait aucun bien et

ne m'ont procuré aucun soulagement, puisqu'il y a plus de six mois que mes maux ne m'ont pas quitté et que je n'ai pas eu un seul bon jour entier. Il est vrai qu'ordinairement les maux augmentent avec l'âge, et je ne suis plus jeune puisque depuis quelques jours j'ai soixante et dix ans accomplis. Ainsi je ne dois pas me flater, ni avoir d'espérance, je ne dirai pas de guérison, mais même de soulagement ; ce qui fait que je supporte mes maux, et ma triste et lamentable situation, avec une entière résignation.

Fait à la Borde, ce 22^e Juin 1775.

C. DE SAUSSURE.

Du malade et du médecin, comme souvent, c'est le dernier qui est parti d'abord. L'écriture de César de Saussure est devenue bien tremblante quand, six ans plus tard, en 1781, il a ajouté, sur la page de garde de son cahier, une dernière petite note : « Michel Schuppach, célèbre et renommé Médecin ou Empirique de Langnau, y est mort le 2^e Mars 1781, d'une goutte remontée, et nichée dans l'estomac. Il n'en a été malade que quatre ou cinq jours. Il est incontestable que par sa mort on a fait une perte irréparable, surtout à Langnau et à tous les environs, puisqu'il en guérissait très souvent et toujours gratis les pauvres malades, et qu'il faisait des aumônes très considérables aux indigens qui avoient besoin de son secours. » Lui-même, ce ne sera qu'à la veille de ses soixante-dix-huit ans, qu'il s'éteindra, à Lausanne, le 8 mars 1783.

Pour conclure, nous reviendrons un instant en 1774. Le 12 juillet, deux jours avant que César de Saussure ne se mette pour la seconde fois en route pour Langnau, Charles Bonnet¹, dans une lettre à son ami Haller² où il est beaucoup question de Michel Schüppach et des problèmes qu'il pose, déclare, très sagelement : « Ce sera toujours une chose très équivoque que la réputation dans l'art de guérir ; parce que les médecins seront toujours jugés par des tribunaux incompétents, et que l'amour du merveilleux et bien des petites passions influeront toujours sur l'opinion. »³.

J.-C. BIAUDET.

¹ Charles Bonnet (1720-1793).

² Albert de Haller (1708-1777).

³ Berne, Bibliothèque de la Bourgeoisie, MSS. Hist. Helv. XVIII, 34.